

4

E L O G E

D U

R O I D E P R U S S E.



LOGE

22

ROIDE BRUSE

E L O G E

D U

R O I D E P R U S S E.

L'HISTOIRE nous montre presque tous les grands rois, ou nés loin du Trône, ou nés sur un Trône mal affermi. Si Frédéric II ne passa point par cette école, il reçut du moins, ce qui seul peut effacer les inconvéniens d'être né pour régner, une éducation simple et austère. Ainsi les grandes facultés dont l'avoit doué la nature, ne furent ni affoiblies, ni empoisonnées. Ses yeux ne s'ouvrirent ni sur le faste, ni sur une fausse grandeur. Son enfance ne fut pas entourée de valets, ni sa jeunesse de courtisans, flatteurs plus dangereux encore parce que, tendant leurs pièges avec plus d'art, ils savent les couvrir de fleurs, et même, au besoin, d'apparences de vertus.

Frédéric-Guillaume, son père, étoit un Prince sage, économe, assez fin politique,

mais dur et même féroce envers ses enfans. Militaire , sans être guerrier , et chef d'une armée , sans savoir en être le Général , il avoit mis toute sa pompe à entretenir brillamment soixante et dix mille soldats. L'ordre , la discipline , l'instruction de cette armée , dont l'infanterie étoit déjà aussi bonne que la cavalerie étoit négligée , appartennoient en entier au prince d'Anhalt qui la commandoit sous lui , ou pour mieux dire , pour lui.

Frédéric - Guillaume avoit la manie des géants , la manie de la tenue , la manie des exercices de détail , tous ces signes infailibles d'un esprit qui n'est pas né pour le grand de la guerre. Il en étoit devenu en Europe ridicule plutôt queredoutable ; car si les hommes en particulier portent souvent de faux jugemens , les nations ne se trompent jamais dans l'opinion générale qu'elles prennent des souverains. Elles lèvent le voile dont ils veulent s'envelopper , et les caractérisent d'un mot ou d'un trait qui s'attache pour jamais à leur mémoire. On appelloit Frédéric - Guillaume , *le Roi Sergent* , ce qui exprimoit parfaitement son goût pour les détails subalternes , et le peu de grandes idées qu'il attachoit à ses grandes forces. Il voulut faire de son fils un soldat , et il y mit tant de rigueur et tant de minutie , que le jeune Fré-

déric commença par en détester la profession. La campagne de Philisbourg, qu'il fit sous le Prince Eugène, campagne où ce prince, qui avoit une juste renommée, mais qui étoit alors déchu au-dessous d'elle, ne lui fit voir ni rien d'instructif, ni rien de grand, ne le réconcilia pas avec le métier des armes.

Il falloit cependant un aliment à cet esprit plein de feu. Il se jeta avec passion, et tout à la fois, vers les sciences, vers les lettres et vers les arts; et comme la passion ne va jamais avec mesure, il outra d'abord tous ces goûts dont un prince destiné au trône doit plutôt embellir sa vie, que la remplir. La France, toute rayonnante encore de la splendeur du beau siècle de Louis XIV, la France qui possédoit alors Montesquieu, Voltaire, Fontenelle, et où Buffon et Dalemberettoient à faire parler d'eux, lui parut la patrie des talens. Bientôt il ne parla, n'écrivit, ne pensa plus qu'en français, et ce ne sera pas dans l'avenir le moindre titre de gloire de notre langue. Il devint épris de notre théâtre; il cultiva notre poésie: enfin, il n'aima, il n'accueillit plus que les Français; il adopta nos mœurs, nos usages; il paya même le tribut à nos modes, tribut frivole et peu flatteur, quand il n'est dû qu'à la recherche et

au goût des plaisirs , mais qui devient un hommage honorable, quand l'estime a précédé le penchant , et quand cette imitation a pour but de se rapprocher en tout d'une nation qu'on aime.

Je laisse aux mémoires particuliers , qui révèlent quelquefois des secrets précieux , mais qui , en recueillant tout , répandent aussi beaucoup d'erreurs , à parler en détail des rigueurs et des cruautés que le prince Royal de Prusse eut à essuyer de son père , de la captivité de plusieurs mois , dans laquelle il le retint à Custrin , et de cette scène atroce dont il le rendit spectateur , en faisant trancher la tête , sous les fenêtres de sa prison , au jeune Katt qu'il aimoit , et qui n'avoit , aux yeux du farouche Monarque , que le crime d'avoir voulu l'engager à partir secrètement pour faire le tour de l'Europe. Caractère, esprit, mœurs, occupations , tout séparoit le père et le fils , et cette fatale division remplit d'orages la jeunesse de Frédéric ; mais les orages sont utiles au développement moral de l'homme. L'ame s'élève et se mûrit au milieu d'eux , et elle en reçoit la force de résister aux événemens de la vie. Ainsi les plus beaux colosses des forêts du Nord s'y durcissent par l'âpreté du climat , et s'y forment d'avance , par l'impétuosité des

vents, à braver un jour, sur les abîmes de l'océan, de plus grandes tempêtes.

Frédéric privé de sa liberté, Frédéric gémissant sous le double despotisme d'un roi et d'un père, eut à réfléchir sur l'atrocité de la tyrannie, et c'est de-là, sans doute, que jamais aucun acte de barbarie n'a souillé son règne, et qu'il s'y est commis même si peu d'emprisonnemens illégaux. On l'a vu oublier l'ingratitude, pardonner les injures, abolir, dans ses tribunaux, le barbare usage de la question, se faire adresser toujours les arrêts de mort et les commuer souvent, n'en prononcer aucun de sa propre autorité, même dans la rigueur de la discipline militaire, et c'est un roi guerrier, familiarisé avec le sang, toujours obéi à un clin d'œil, toujours entouré de moyens de violence et de formes promptes, qui a donné ces grandes leçons aux Souverains.

On a dit dans le temps qu'il n'avoit pas paru assez sensible au supplice de son jeune ami; mais les pleurs, les transports, ces signes communs de l'équivoque sensibilité de tant d'ames ordinaires, sont-ils faits pour un caractère d'une certaine trempe? Un spectacle aussi horrible ne devoit-il pas concentrer sa douleur plutôt que la faire éclater? Et ne vaut-il pas mieux, prêtant à un grand homme une profondeur

de pensée que toute sa vie a justifiée depuis , se représenter Frédéric recueilli dans sa consternation , prenant à jamais en horreur le fatal droit que se sont donné les rois , et prononçant , à la vue de ce sang infortuné , le serment de n'en jamais faire couler sur un échafaud quand il viendrait à régner ?

Le fils eut sans doute des torts envers le père ; il eut ceux de le choquer , de le blesser , de se laisser aller avec trop d'impétuosité à des penchans opposés , ou à des sallies de caractère. Une fois , entr'autres , il fit mettre dans le fronton d'un palais qu'il se faisoit bâtir à Berlin , et cet emblème y subsiste encore , un aigle fixant le soleil , avec cette devise : *Nec soli cedit : il ne cède pas au soleil*. Quant à la cruauté du père , imitons la noble modération de Frédéric dans son Histoire du Brandebourg. Après avoir loué , avec une exagération qu'on doit excuser , la mémoire de Frédéric-Guillaume , il ajoute : « Ce prince eut dans sa » maison des troubles domestiques ; mais la » postérité doit pardonner les fautes des en- » fans , en faveur des qualités du père. »

C'est au milieu des malheurs de sa jeunesse que Frédéric commença ses liaisons avec Voltaire , liaisons qui eurent depuis , par leur vivacité , leur inconstance , leurs éclats , leurs

raccommodemens, tout le caractère d'une passion ; mais le sentiment , les procédés et les ménagemens furent toujours plus du côté du prince , que du côté du poëte. Voltaire n'étoit pas alors parvenu au comble de cette renommée où il est monté si justement depuis ; il n'avoit alors composé , ni *Mahomet* , ni la *Henriade* , ni le *Siècle de Louis XIV* , ni son *Histoire de Charles XII*. Ainsi le jeune Frédéric sut prévoir dans ce que Voltaire étoit déjà , ce qu'il deviendrait un jour ; et après la gloire du talent, c'est encore un mérite remarquable que celui de le pressentir tout entier , de l'aimer avec passion et de l'honorer avec constance , même dans l'homme dont on a le droit de se plaindre.

Ce fut dans le même temps qu'il fit sa réfutation du *Prince* de Machiavel. Cet ouvrage , qui eut quelque éclat alors , n'aura , dans l'avenir , que celui du nom de son auteur ; soit parce qu'on a depuis pensé avec plus de profondeur et de force sur tous les grands objets qui tiennent au gouvernement des nations et au bonheur des hommes ; soit parce qu'aujourd'hui aucun ouvrage ne peut vivre sans le mérite du style , ou sans le charme de l'éloquence. Mais ce sera toujours un fait mémorable , que l'héritier d'un trône ait plaidé publiquement

la cause des peuples contre un simple citoyen qui professoit la tyrannie; et si depuis les loix de la guerre ou de la nécessité ont pu quelquefois forcer Frédéric à devenir oppresseur, du moins est-ce un hommage que sa conscience a rendu aux droits de l'homme, et les tyrans ou leurs premiers esclaves ne pourront appuyer de l'autorité de ces maximes, ni leur politique ni leur administration.

Frédéric monte à vingt-neuf ans sur le trône, et voilà enfin un grand génie que la fortune et le hasard ont mis à sa place. Mais ce génie ne connoissoit pas lui-même toute son étendue. Quelque préparé qu'on soit par sa destinée à occuper ces premières places du monde, l'imagination ne peut jamais en représenter la réalité, et au moment où un si grand éclat, un si absolu pouvoir, un si pesant fardeau, descendent sur la tête d'un prince qui, quoique héritier d'un trône, n'a cependant que les facultés d'un homme, sa pensée doit éprouver une étrange fermentation. A-t-il des talens et du caractère; il s'élève, il s'enflamme et tire de la grandeur de sa position des facultés nouvelles. Est-il sans talens et sans caractère; il chancelle, il se trouble, il s'aveugle, il devient encore inférieur à lui-même. Enfin, quel qu'il soit, ses premières paroles, ses pre-

miers pas , ses premiers choix annoncent presque toujours le sort de ses peuples et les destins de son règne.

Quel sera donc le début de Frédéric ? Son pays attend avec inquiétude. Dans une monarchie absolue , où la volonté du maître peut tout bouleverser , et où les sujets ne vivent pas avec sécurité sous la sauve-garde des loix , un nouveau règne est toujours menaçant , les gens de bien tremblent , et il n'y a que les vices qui espèrent. L'Europe toute entière a aussi les yeux ouverts sur Frédéric. Depuis qu'un système général de politique a lié tous les états , depuis qu'aucun d'eux ne peut être ébranlé sans que le contre-coup ne soit universel , ou qu'il ne peut être affoibli seulement , sans que l'équilibre ne soit déplacé ou rompu , l'avènement d'un nouveau souverain n'est indifférent à aucun peuple. C'est un astre qui s'avance sur l'horizon , et dont le lever , serein ou nébuleux , peut présager la paix ou la guerre. La Renommée a publié jusque-là que Frédéric étoit ami des lettres , du luxe et des plaisirs ; on s'attend que l'armée du père va faire place à une cour , à des spectacles , à tous les abus de la mollesse , et soixante et dix mille soldats de moins dans la balance du Nord , vont peut-être faire changer la face des nations.

Pendant plusieurs jours Frédéric se tait, il s'instruit en silence des détails de son armée, de ses finances, de ses moyens; un de ses Ministres croyant flatter ses penchans, lui donne un plan pour s'entourer de grandeur, d'étiquette et de faste comme les autres rois; Frédéric n'y répond rien: concentré dans ses méditations, il étudie sa position, il embrasse le passé, le présent, l'avenir; il voit ses provinces éparses, ses ressources foibles et divisées, sa puissance précaire et entourée de voisins formidables; sa maison n'est plus, à la vérité, resserrée dans les sables du Brandebourg, comme elle l'étoit il y a un siècle; elle a jeté de tous côtés, et de près et au loin, des rameaux étendus; il a des possessions sur la mer Baltique, sur le Weser, sur l'Oder, sur l'Elbe, sur le Rhin, jusqu'aux frontières de la France et de la Suisse; mais presque toutes ces possessions sans liaison, sans communication, sans rapport entre elles, sont plutôt des élémens de grandeur et des occasions de guerre, que des moyens de force. Son grand-père, décorant plus que consolidant cette fortune naissante, a pris place parmi les rois de l'Europe; mais cet éclat est pour la Prusse un poids au-dessus de ses moyens, et trente-cinq ou quarante millions de revenu, au plus, soutiennent foiblement ce titre prématuré. La

maison d'Autriche et la Russie touchent ses états par les deux extrémités, et ce sont des colosses avec lesquels il ne peut se mesurer. La Saxe tient au Brandebourg, et ce bel Électorat, renforcé de la Pologne, seroit à lui seul, s'il étoit bien gouverné, une puissance capable de lui en imposer. La Suède gêne ses frontières du côté de la Poméranie, et les Suédois, toujours vaincus par son aïeul le grand Électeur, ont à leur tour fait trembler son grand-père, sous un Charles XII, que la nature eut reproduire. En Allemagne, la maison d'Autriche a la longue possession de la principale influence, et la Prusse, loin d'oser penser à la lui disputer, lui a été presque toujours servilement dévouée. Quand l'Empire s'alarme sur sa constitution et réclame ces augustes traités de Westphalie, qui en sont la base, il ne cherche pas des protecteurs dans son sein, c'est la France qui s'est emparée du rôle de défendre la liberté Germanique, et s'il y avoit dans l'Empire une maison qui pût prétendre à cette noble garantie, la maison d'Hanovre qui vient de monter sur le trône d'Angleterre, et qui peut apporter dans la balance tous les moyens de cette puissante nation, y paroît encore plutôt destinée que celle de Brandebourg.

Telle est autour de Frédéric la situation de

l'Europe. Tout autre esprit que le sien pourroit en être abattu, tout autre caractère découragé; mais où les hommes médiocres subissent même avec une sorte de satisfaction intérieure, la loi des circonstances et de la nécessité, parce qu'elle sert de prétexte et de voile à leur faiblesse, l'homme de génie se roidit, s'élève, et se dit qu'il faut combattre la fortune, et faire naître un ordre de choses plus favorable.

Après avoir examiné les circonstances locales et politiques, Frédéric observe comment sont occupés les trônes qui l'environnent; car il y a deux manières de mesurer la puissance des nations : l'une par ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'autre par ce que sont leurs gouvernemens ou leurs chefs; et ce second tableau, plus consolant que le premier, ranime son courage et ses espérances.

En Russie, la mort de Pierre I a laissé tous ses travaux imparfaits, et tous ses plans interrompus. Deux femmes et un enfant ont jusqu'à-là succédé à ce génie vigoureux, et le trône, sans base, y paroît encore destiné à des révolutions nouvelles, révolutions sans grandeur, comme toutes celles qui ont lieu chez un peuple esclave, et qu'une intrigue, appuyée de quelques soldats, consomme dans l'enceinte d'un palais, tandis que la nation,

dans un calme stupide , attend à genoux qu'on lui proclame un maître. Anne, nièce de Pierre, portée sur le trône par un de ces coups de fortune , au préjudice du malheureux Ivan , y pense moins à régner qu'à semer sa vie de fleurs. Elle est , comme sont toutes les femmes quand un jeu de la nature n'en fait pas des êtres hors des proportions de leur sexe , soit par de grandes qualités , soit par de grands vices , bienfaisante , généreuse , humaine , amie de la paix , ennemie des affaires , quelquefois sensible à la gloire , mais par saillie plus que par caractère , et se passionnant plutôt pour celle des romans que pour celle de l'histoire. Anne pourra donc être gagnée ou contenue , et elle n'apportera pas dans la balance de l'Europe , toute l'influence que peut avoir son vaste Empire.

En Saxe et en Pologne, Auguste III a remplacé son père. Son élection a été l'objet d'une guerre sanglante ; dans laquelle il n'a pas combattu. Prince foible , sans courage , sans caractère , n'ayant pas même hérité d'aucun des brillans défauts de son père , déjà s'élevoit dans sa faveur ce comte de Brühl , qui bientôt s'empara de lui , gouverna despotiquement la Saxe , acheva de corrompre la Pologne par le luxe , et précipita son maître dans un abyme.

Auguste , en voulant être le Louis XIV du Nord , a laissé à son malheureux fils des palais , des diamans , des porcelaines , des tableaux , mais des revenus obérés , la Saxe épuisée et tout ouverte , de médiocres troupes couvertes d'or , et par-dessus cela , le fardeau d'une couronne élective chez une nation libre et foible , qui acceptera ses pensions , et qui ne prendra jamais part à ses affaires. Frédéric , au second examen , ne voit donc plus dans Auguste III , qu'un voisin heureusement placé , dont il se fera , suivant les circonstances , un allié dépendant , ou un ennemi qu'il pourra envahir.

Le nouveau gouvernement que s'est donné la Suède , la rend sans influence et sans vigueur. Ruinée par l'héroïsme insensé de Charles XII , elle a voulu mettre un frein à l'ambition de ses rois ; mais , comme l'équilibre des pouvoirs est difficile à établir avec sagesse , en dépouillant ses rois trop entièrement de toute autorité , elle leur a ôté toute énergie et toute vertu. Frédéric - Adolphe qui a reçu cette ombre de couronne , n'a aucune des qualités qui pourroient la relever. Il a épousé la sœur de Frédéric , princesse spirituelle et éclairée. Ainsi tout ce que l'adresse et le crédit pourront acquérir d'influence au trône , est par-là dévoué à la Prusse ; Frédéric est donc tran-

quille du côté de la Poméranie, et il peut plutôt espérer de reculer cette frontière, qu'il ne doit craindre pour elle.

Georges II, roi d'Angleterre et électeur d'Hanovre, n'a pas, comme le fameux prince d'Orange, le talent et l'ambition de diriger l'Europe, en mêlant l'Angleterre dans toutes les ligues et dans toutes les affaires du continent. Son esprit est porté à la prudence et à la paix. Il n'a point pris part à la guerre de 1734. Veiller sur la maison de Stuart qui avoit encore un grand parti, et augmenter son autorité, paroît toute sa politique. Celle de la nation Angloise est de veiller, à son tour, sur la maison d'Hanovre, qu'elle a appelée au trône; ainsi, quand Georges voudroit augmenter son influence en Allemagne, elle ne lui fourniroit ni son sang ni ses trésors.

Parmi les princes de l'Empire, assez considérables pour agrandir leur fortune, aucun ne s'en montre capable; aucun, dans l'occasion, n'aura le talent de rallier des esprits divisés, et de diriger des forces éparses. La maison de Bavière et la branche Palatine sont anciennes, riches et puissantes; mais elles sont catholiques, et cela leur aliène les Protestans; elles sont séparées par l'éloignement de leurs possessions, elles le sont encore plus dans leurs

vues , par les intérêts particuliers qui les gouvernent. Elles se sont toujours mal trouvées d'avoir voulu prendre part aux affaires générales , parce que , quand de petits princes se mêlent dans les querelles des grandes puissances, sans être appuyés par du génie et par des talens, il faut nécessairement qu'ils en deviennent les victimes. Le défaut de concurrens, la religion , l'avantage d'être le seul qui soit respectablement armé et qui puisse entrer en action sans avoir besoin de secours , tout appelle donc Frédéric à se faire en Allemagne le chef du parti protestant et le contrepoids de la maison Impériale. Il ne lui faut plus pour s'emparer de ce rôle éclatant , que ce qui captive les hommes et fixe leur confiance , des succès et une renommée.

En France c'est le cardinal de Fleury qui règne ; on vante sa sagesse : mais la sagesse du ministre d'un grand empire doit-elle être passive ? peut-elle se passer d'énergie et de prévoyance ? Il a laissé tomber la marine dans le néant ; il entretient médiocrement les forces de terre ; il croit qu'il ne faut à la France que le régime qui convient à l'épuisement , tandis qu'un corps robuste , mais miné par des principes vicieux , ne peut être régénéré qu'à l'aide d'un traitement vigoureux et actif. Enfin ,

ce qui durera par-delà ce vieillard qui est sur le bord de la tombe, ce dont Frédéric calcule l'influence pour l'avenir, c'est que le jeune roi qui est sous la tutèle du cardinal, élevé dans le dégoût des affaires, et dans l'insouciance des événemens, ne donnera jamais plus de mouvement à son beau royaume, et qu'ainsi, pendant le sommeil ou l'affaissement de cette puissance formidable, c'est aux états secondaires à profiter de la prépondérance qu'elle leur abandonne, et à tâcher de s'élever et de s'accroître.

Mais ce qui frappe, ce qui attache surtout ses regards, parce que c'est-là l'époque qui doit commencer son agrandissement, c'est la mort, vraisemblablement très-prochaine, de l'empereur Charles VI. En lui finit toute la lignée mâle de la maison d'Autriche. Il ne va rester de cette tige si florissante, et qui naguère ombrageoit l'Europe, qu'une seule fille douée de tous les charmes de la jeunesse et de tout l'éclat de la beauté, fragiles appuis pour soutenir le fardeau de cet immense héritage, et pour le défendre avant de le posséder. En vain Charles VI a-t-il tâché de le lui assurer tout entier par la Pragmatique-Sanction que toute l'Europe a garantie. Ces grands testamens des rois sans héritiers sont, dans notre poli-

tique moderne, le jouet des événemens, et c'est toujours dans des torrens de sang qu'ils se confirment ou s'anéantissent. Charles VI ne laissera point à sa fille les seuls garans solides, des trésors, de grands généraux et une armée formidable. La gloire des armes autrichiennes a déjà pâli dans les dernières années du prince Eugène, et elle semble être descendue au tombeau avec lui. Elles viennent d'essuyer des revers dans la guerre de Hongrie. Seckendorff, Koenigseck, Wallis, Neuperg, mis l'un après l'autre à la tête des armées, ont été tous battus et rappelés ou punis. En Prusse, l'art a fait quelques progrès, la discipline est devenue sévère, l'infanterie s'est perfectionnée. En France il y a du moins quelques branches de la guerre habilement cultivées, celle des sièges y est approfondie; mais en Autriche, tout est resté en arrière ou s'est abâtardi. L'ambition de Frédéric s'enflamme donc par de justes espérances; il dévore déjà en silence une des plus belles portions de la succession de Charles VI, la Silésie; province presque égale en richesse et en population à la moitié de toutes les siennes réunies, et qui, en arrondissant et fortifiant son royaume, lui donnera une place stable parmi les puissances de l'Europe. Il a, pour la réclamer, des prétentions auxquelles ses ancêtres

ont renoncé, parce qu'ils étoient foibles ; il les renouvellera , parce qu'il sera fort , que la circonstance sera favorable ; et la victoire qui légitime tout , en fera des droits.

Tel est le vaste champ des méditations de Frédéric , pendant les premiers jours de son règne , et de ces méditations , naît soudain , avec cette régulière harmonie qui prouve la conception d'un grand système , le plan de sa conduite publique et privée pour le reste de sa vie. Dès-lors plus de faste , plus de luxe , plus de recherche , plus aucun de ces goûts frivoles dont il n'avoit pas été exempt étant prince royal , parce qu'il n'étoit pas encore à sa place , mais qu'une ame élevée rejette si loin d'elle , quand de grands devoirs et des pensées d'un certain ordre s'en emparent. Il se montre à ses soldats , il parle à ses officiers en roi qui veut être guerrier ; il prend l'uniforme de son armée , et il ne le quittera plus jusqu'au tombeau. Ses journées , ses heures , ses travaux d'administration , ses audiences , ses voyages , les revues de ses troupes , leurs camps d'instruction , tout , jusqu'à ses plaisirs et ses goûts littéraires , qui ne deviennent plus que des délassemens , se règle et se soumet à un ordre invariable. C'est une plus grande qualité qu'on ne pense dans les rois , que ce saint respect pour le

temps, soit qu'on envisage les peuples qu'ils gouvernent, soit qu'on les considère eux-mêmes; car quel vide devrait rester à des hommes chargés d'une tâche aussi immense! Cependant faute d'éducation, faute de morale, faute d'habitude à cet égard, c'est ce vide inconcevable qui les dévore presque tous, c'est-là ce qui les rend si incertains, si immobiles, si remplis de petits goûts, et si promptement blasés sur tous les plaisirs; le temps se venge sur eux du culte qu'ils ne savent pas lui rendre, et semble se plaire à les écraser de son poids.

L'amour de la gloire et l'ambition ont enfanté quelquefois, dans d'autres princes, de ces révolutions subites et marquées. Louis XIV, à la mort de Mazarin, secoua brillamment les chaînes qui avoient prolongé son enfance; Charles XII devint un héros en lisant la vie d'Alexandre: mais dans Frédéric, cette révolution appartient plus à la réflexion qu'au sentiment; rien de jeune, rien de passionné, rien de gigantesque ne s'y mêle, c'est un grand parti pris par un grand caractère, et une ambition saine développée par le génie.

Il n'y a que six mois que Frédéric est sur le trône, et on diroit déjà que c'est une vieille administration manœuvrée par un roi consommé, et dirigée par une longue constance des mêmes

principes. Chacun est mis à sa place, chacun est circonscrit dans ses limites, chacun a ses instructions, et presque tout ce que Frédéric a prescrit une fois, durera tout son règne. Il a la sagesse de ne pas faire beaucoup de changemens. Un pays tel que le sien n'est pas comme nos grandes monarchies qui, depuis longtemps, nourrissent de grands vices, et sont menées avec la négligence des grandes fortunes; il n'est susceptible ni de beaucoup de réformes, ni de beaucoup d'améliorations. Eclairer les détails, surveiller les sous-ordres, resserrer pour tous les liens de leurs devoirs et les obligations de leurs emplois, voilà ce dont il s'occupe: mais il y a du génie, quand on arrive jeune au trône, à ne pas confondre son pays avec un autre, et à ne lui appliquer ni les exemples souvent trompeurs de ce qui se fait ailleurs, ni les rêves dangereux des faiseurs de projets, ni les chimères plus séduisantes encore de sa propre imagination.

Trois objets principaux attirent sur-tout l'attention de Frédéric: l'économie dans ses finances, l'augmentation de ses forces militaires et l'instruction de son armée; ce sont-là les bases de tous ses projets. Sans elles en effet, il ne feroit que se former des illusions et se préparer des malheurs.

Son père lui a laissé ses revenus libres, et une

épargne d'environ quatre-vingts millions; mais qu'est-ce qu'une somme pareille pour mettre une armée en campagne, et pour soutenir une guerre, quand d'ailleurs on a des Etats sans commerce, sans capitaux, sans crédit, et où par conséquent les impôts ne peuvent être augmentés, ni les emprunts suppléer les impôts? Toutes les ressources d'une grande économie semblent avoir été épuisées par son père; mais il reste celles d'une économie éclairée, qui vont plus loin encore. Il y avoit quelques abus dans la perception, il les corrige; quelques branches de revenus susceptibles d'augmentation, il la leur donne; les fleuves se grossissent aisément, quand il n'y a pas un filet d'eau qui s'égare. Il restoit une ombre de cour, il la réforme; une représentation de parade pour les occasions d'étiquette, il la supprime. Il fait du palais qu'il habite, la maison d'un simple citoyen, ou, pour rappeler un modèle plus analogue à Frédéric, et qu'il avoit peut-être pris en secret, celle de Pyrrhus au milieu de son armée. Quand la guerre arrivera, son système sera celui de tous les grands capitaines de l'antiquité; il en portera le théâtre hors de son pays; il préviendra l'ennemi, il fondra sur lui comme la foudre; il débutera par des batailles, parce que les batailles gagnées rendent

maître de grands espaces ; enfin , il se pénètre d'avance de la nécessité d'un autre art qui fut aussi celui des anciens , et qui , parmi les modernes , n'a guère été connu que de Gustave-Adolphe , l'art de faire servir ses succès à l'entretien de son armée , de *nourrir* , comme disoit Caton dans le Sénat de Rome , *la guerre par la guerre* , et on verra combien , dans ce genre , il devint supérieur à ses maîtres.

Mais pour prévenir ainsi son ennemi , pour frapper avant l'éclair , il faut être toujours prêt , il faut avoir , non des troupes désunies et dépourvues de tout ce qui est nécessaire pour la guerre , non les élémens d'une armée , mais une armée tout équipée , tout organisée , tout instruite aux grandes évolutions , tout accoutumée à ses généraux , comme ses généraux le sont à elle , toute disposée , en un mot , à marcher et à combattre. Voilà ce qu'aucune puissance n'avoit alors en Europe , et ce que le roi de Prusse créa chez lui dès la première année de son règne.

Ce ne fut pas pour lui un travail sans invention et sans difficulté. Son père lui avoit laissé soixante - dix mille hommes de bonnes troupes ; mais il s'en falloit bien que ce fût une armée. Jamais ces troupes n'avoient servi que par détachemens , ou en petits corps d'ar-

mée employés comme auxiliaires dans des armées considérables. Les plus nombreux de ces corps étoient ceux que le prince d'Anhalt avoit commandés sous Eugène, et qui, à Hochstett et à Turin, avoient eu la principale part à la victoire, et commencé la réputation du nom Prussien. Jamais la totalité de ces forces n'avoit été rassemblée, soit pour manoeuvrer, soit pour agir. La discipline intérieure et la tactique particulière de l'infanterie y étoient très-avancées. C'étoit alors la seule en Europe qui chargeât avec des baguettes de fer, qui sût tirer six coups de fusil par minute, marcher en bataille, et réunir à la fois du silence, de l'ordre et de la célérité. Mais la cavalerie y étoit dans l'enfance; elle n'étoit distinguée que par la beauté des cavaliers et le bon entretien des chevaux; elle n'alloit qu'au pas ou au petit trot, faisoit du feu, et se formoit quelquefois en escadrons épais, c'est-à-dire, dans un ordre où la cavalerie ne peut ni agir, ni combattre. L'excès de la tenue, encouragé comme un mérite par l'esprit étroit de Frédéric - Guillaume étoit porté à ce point où nous étions prêts à tomber il y a quelques années en France. Le soldat passoit son temps à vernir, à polir, à blanchir. Dans la cavalerie, on cirait la corne des chevaux, et les crins étoient tressés avec des rubans. Si

La paix eût duré plus long-temps, dit le roi de Prusse dans ses *Mémoires*, ou plutôt, ce qu'il ne pouvoit pas dire, s'il ne fût pas arrivé au trône, *il est à croire qu'on en seroit à présent au fard et aux mouches*. Les abus ne sont jamais isolés, ils tiennent toujours à un vice d'où ils dérivent ou qu'ils ont produit : ainsi en même temps qu'on étoit abandonné à ces pitoyables minuties, tous les véritables détails de la guerre étoient négligés. Il n'y avoit ni grande tactique, ni école pour les officiers-généraux. Frédéric - Guillaume et le roi Auguste s'étoient, dans des visites qu'ils se firent, donné réciproquement des spectacles militaires. Chez Guillaume c'étoit par goût ; chez Auguste, par imitation. Guillaume l'emportoit par le nombre et par la beauté de ses troupes ; Auguste prenoit sa revanche en magnificence. Guillaume y vendit à Auguste deux vases de porcelaine du Japon, qu'on voit encore aujourd'hui, dans la collection de Dresde, pour un régiment de dragons ; marché qui présageoit dès-lors la différence de la destinée des deux maisons. Mais ni chez l'un, ni chez l'autre, les grandes manœuvres ne furent militaires. *Ce furent*, disent encore les *Mémoires de Brandebourg*, *des imitations de la guerre des Romains, mêlées aux visions du chevalier Folard*.

En quoi Frédéric montra d'abord un excellent esprit, qualité qui manque rarement à un génie du premier ordre, et qui devance en lui l'âge et l'expérience, ce fut en démêlant ce qu'il y avoit de bon dans la constitution militaire de son père, et en s'occupant moins de ce qu'il y avoit de défectueux que de ce qui pouvoit y manquer. Ainsi, à l'exception du bataillon de géants, que son père entretenoit à grands frais, et qu'il réforma sur-le-champ, il ne changea rien à la formation des troupes, et il n'y a jamais rien changé depuis, quoiqu'il y ait certainement quelques vices. Il a levé par la suite beaucoup de régimens, qui sont sur un pied différent; mais tous ceux que lui a laissés son père, sont constitués, payés, habillés comme ils l'étoient alors. Cette disparité, qui peut choquer de petits esprits, n'étoit sans doute aux yeux de cet esprit supérieur qu'une légère imperfection qui se perdoit dans l'ensemble, et qui n'en conduisoit pas moins aux mêmes résultats; et il s'étoit fait le principe de ne rien innover aux choses peu essentielles, et où l'amélioration ne compense pas l'ébranlement de la machine, et l'inconvénient de porter atteinte à sa considération, en attaquant sa stabilité.

Mais ce que Frédéric conserva sur-tout, et

ce dont il tira un plus grand parti encore, ce fut ce mélange de nationaux et d'étrangers, dont son père avoit fait la base de sa constitution ; ce fut ce partage de son pays en districts assignés aux régimens, et chargés de les tenir complets au défaut de recrues étrangères ; arrangement qui, en liant la nation aux troupes, et en les environnant d'elle, prévient la désertion, cette maladie qui ruine et dépeuple tous les autres pays ; arrangement que je ne puis mieux louer que par l'énergique expression de Frédéric lui-même dans ses *Mémoires*, quand il dit que par-là son père a fondé la puissance de la Prusse *en rendant son armée immortelle*.

En même temps qu'il laissoit subsister ces bases importantes, il portoit ses troupes au nombre de quatre-vingt mille hommes, sans compter quelques régimens de garnison ; il doubloit son artillerie et les approvisionnemens de ses arsenaux ; il pourvoyoit son armée de tout, il la dispoisoit et l'animoit à la guerre ; il attiroit chez lui des officiers qui s'étoient distingués au service des autres puissances ; ce fut ainsi qu'il acquit Keith et Winterfeld ; son père lui avoit laissé Anhalt et Schwerin, et il se faisoit leur disciple, en attendant que, s'élevant au-dessus d'eux par son génie, qui ne

manquoit alors que d'expérience , il devînt à son tour leur maître.

Au milieu de ses occupations, éclate l'événement auquel il se préparoit. Charles VI meurt ; tous les cabinets de l'Europe sont en fermentation, les uns en faveur de son héritière et pour lui conserver l'intégrité de sa succession, les autres pour la dépouiller et s'agrandir. La Bavière, la Saxe, l'Espagne élevoient des prétentions fondées sur des mariages ou sur des testamens ; car depuis que tous les souverains de l'Europe ne composent plus que cinq ou six familles, il ne peut pas s'ouvrir entr'eux une grande succession, qu'elle ne donne lieu à de grandes discussions, que les plus forts finissent toujours par ensanglanter. Il y avoit de plus ici l'intérêt de l'élection d'un Empereur. L'Angleterre, la Hollande, une partie de l'Allemagne vouloient, de concert avec Marie-Thérèse, placer sur le trône de l'Empire son époux François duc de Toscane, fils de ce Léopold, que les Lorrains pleurent encore, et qui avec un si petit état, a laissé à tous les souverains un si grand modèle. Le ciel avoit récompensé les vertus du père par la fortune du fils, et cette fortune, dont l'histoire n'offre pas un autre exemple, étoit d'avoir épousé à la fois l'héritière la plus illustre et la plus puis-

sante de l'Europe, la femme la plus belle et la plus distinguée de son siècle, et d'en être aimé au point, qu'en l'associant à tous ses sceptres, et en combattant pour y ajouter le premier trône de l'Europe, c'étoit son cœur qu'elle satisfaisoit, et son amant qu'elle sembloit couronner.

La France qui, par le sang autrichien mêlé plusieurs fois avec celui de ses rois, pouvoit aussi établir des prétentions, avoit la modération apparente de ne rien demander. Elle soutenoit la maison de Bavière, et vouloit qu'elle eût le trône de l'Empire avec une partie de la succession. En agrandissant cette maison, elle se paroît de la générosité d'acquitter envers elle la mémoire de Louis XIV, pour qui elle s'étoit sacrifiée, et elle avoit secrètement l'intérêt plus réel de diviser l'héritage autrichien, et d'empêcher qu'il ne tombât tout entier dans une nouvelle famille rivale.

Le roi de Prusse ne s'embarrassoit pas de l'Empire. Il lui importoit peu à qui tomberoit cette vaine dignité, qui n'ajoute rien à la puissance. Sa politique n'étoit pas de se fortifier seulement par l'affoiblissement des autres. Il vouloit un accroissement plus réel; il lui falloit la Silésie pour consolider son royaume. C'étoit-

là le complément et la sûreté de la fortune de la maison de Brandebourg. En l'obtenant ou en ne l'obtenant pas, il s'agissoit pour lui de régner ou de trembler le resté de sa vie. Je laisse après cela aux publicistes à peser quels étoient ses droits. Sans doute, cette morale abstraite et sublime, qui se place dans le ciel et qui laisse à ses pieds et les leçons de l'histoire et les passions des hommes, ne doit approuver aucune de ces raisons de prévoyance politique, de nécessité d'état, de convenance locale, de circonstance unique, qui déterminèrent le roi de Prusse. Mais peut-être les chefs des nations sont-ils quelquefois obligés, même sans ambition, de se souvenir que c'est sur la terre qu'ils habitent, que leur vue doit s'étendre au-delà du moment, et que par une guerre prudente et heureuse, qui affligera passagèrement la génération contemporaine, ils peuvent sauver à la postérité des torréns de sang et de larmes. Quels hommes, à la vérité, il faudroit que fussent ces chefs des nations, pour peser ainsi le présent et l'avenir, et pour oser, avec une confiance qui semble ne pouvoir appartenir qu'à la Providence, mettre la main aux destinées des peuples ! Mais tandis qu'un roi comme Frédéric, doué de cette heureuse réunion de génie et de sagesse, qui voit

le but et qui ne le passe pas , ne combat que pour atteindre le point de puissance qui fera la sûreté et le repos de son pays , et sait ensuite s'arrêter dès qu'il y est parvenu , et ne plus employer la force qu'à maintenir la paix ; c'est au contraire presque toujours ou pour une vaine gloire , pour des intérêts mal entendus , ou en cédant aux intrigues et aux passions qui les environnent , que les souverains prennent les armes et ensanglantent la terre. Ainsi tout en admirant le roi de Prusse , la réflexion ramèneroit encore à désirer qu'une morale sévère et même aveugle fût la règle et le frein de tous les rois , et qu'ils ne se permissent jamais de la faire céder même à des lumières qui peuvent bien plus souvent encore les égarer , et faire le malheur des hommes.

Revenons à Frédéric : suivant la sage politique qu'eut ce prince toute sa vie de faire ses affaires à part , et d'aller droit et sans l'entremise des autres , à son but , il fit proposer à Marie-Thérèse de lui garantir le reste de la succession et l'Empire pour son époux , si elle vouloit lui céder la Basse - Silésie , qui est la plus grande et la plus belle partie de cette riche province. Quand on fait l'éloge d'un grand homme , l'ame montée à l'admiration , se plaît aussi à recueillir tous les exemples de grandeur qui s'élèvent à

côté de lui, et à en former les accessoires du tableau. Comment ne rappellerois-je donc pas ici le courage, l'héroïque noblesse de la fille de Charles VI? Elle est sans alliés déclarés, sans argent, presque sans armée. Entourée d'ennemis ouverts ou cachés, elle pourroit, par un sacrifice, désarmer le plus dangereux de tous; elle s'y refuse, elle persiste à vouloir conserver tout ce que les droits de la nature, qui passent avant ceux de la politique, lui ont donné; elle ne veut point par une faiblesse acheter une couronne pour son époux; elle s'expose à une guerre menaçante, elle arme tout ce qu'elle a de forces, elle réveille, par ses malheurs, l'intérêt des anciens alliés de sa maison, elle va enfin de province en province porter le berceau de son fils, et se jeter dans les bras de ses peuples, auguste et touchant asyle, qui ne manque jamais aux souverains malheureux, quand ils n'ont pas aliéné le cœur de leurs sujets, parce que les hommes s'intéressent toujours à la dignité qui implore, et à la grandeur tombée dans l'infortune.

Sans Frédéric, la fermeté de Marie-Thérèse auroit vraisemblablement suffi pour dissiper l'orage. On négocioit, on publioit des manifestes, mais on n'agissoit pas. Le roi de Pologne et l'électeur de Bavière étoient trop foibles pour

soutenir leurs prétentions; l'Espagne étoit trop éloignée; le cardinal de Fleury se sentoît trop vieux pour suffire au mouvement d'une grande guerre, et ne se seroit jamais décidé à l'entreprendre; le roi de Prusse voit que s'il manque l'occasion, s'il laisse Marie-Thérèse s'affermir dans sa succession, tirer parti de sa puissance, relever ses forces militaires, la Silésie est à jamais perdue pour lui : il se dit que dans la circonstance, c'est au plus hardi à donner l'impulsion, et qu'une fois la lice ouverte, les combattans s'y présenteront; il compte sur-tout que la France l'y suivra; il sait que l'opinion publique, imbue d'anciens préjugés contre la maison d'Autriche, y sera pour la nécessité de l'affoiblir, et par conséquent pour la guerre; il sait que les deux Belle-Isle, dévorés du besoin d'agir et de s'élever, ont de l'influence sur le cardinal; il calcule cette timide politique d'un vieillard qui n'ose se déclarer le premier, mais qui, par la même faiblesse, obéit à une impulsion donnée, parce que ce qu'il craint encore plus que les événemens, c'est qu'on ne lui fasse un crime de son âge, et qu'on ne lui reprenne les rênes du gouvernement. Ainsi, en examinant tout, ce n'est qu'une audacieuse prudence qui détermine Frédéric, quand il entre en Silésie à la tête de soixante mille hom-

mes. C'étoit au mois d'octobre que Charles VI étoit mort , et c'est au mois de décembre qu'il fait cette invasion. Le marquis de Beauveau , que la France lui envoyoit pour le sonder sur ses dispositions , le rencontre en marche à la tête de son armée. *Je vais , je crois , jouer votre jeu* , lui dit Frédéric ; *si les as me viennent , nous partagerons* ; trait plein de finesse et de grace , et tel que le roi de Prusse n'a jamais manqué d'en dire au milieu des crises les plus importantes de sa vie. Cette liberté de tête , cette indépendance des situations , n'appartiennent qu'aux grands hommes , et elles prouvent à la fois que leur caractère domine les circonstances , et que le danger qui absorbe et qui éteint l'esprit du commun des hommes , ne fait que donner au leur plus d'à-propos et d'essor.

Il y a des éloges de généraux , même distingués , où le panégyriste , pour leur composer une certaine masse de gloire , est obligé de dénombrer tous les faits d'armes , d'embellir tous les trophées , de recueillir jusqu'aux actions qui ont eu le moins de suite ou d'éclat. Mon embarras est bien différent. Ici j'entre dans la carrière militaire que Frédéric a parcourue , et son immensité m'effraie. Cinq batailles mémorables s'offrent déjà à moi dans cette guerre

de 1740. Et qu'est cette guerre, quand on la compare, pour l'importance et pour la grandeur, à celle que Frédéric a faite depuis 1756 jusqu'à 1763? Quelle place tiennent cinq batailles dans la vie d'un homme qui en a gagné douze, sans compter celles où il a été vaincu avec tant de gloire, sans compter cette foule de petits combats qui composent les accessoires d'un tableau si vaste et si rempli! Je suis donc forcé de resserrer mon sujet dans la proportion des bornes d'un éloge, et d'abandonner à l'histoire mille détails brillans ou instructifs, qui viendroient se presser sous mes pinces.

A Molvitz, l'action commença par la déroute de sa cavalerie, et ce fut l'ordre, la fermeté, le feu supérieur de son infanterie qui lui donnèrent la victoire. A Csaslau, tandis que sa cavalerie se faisoit battre, et que les Autrichiens perdoient leur avantage, soit en voulant la poursuivre trop loin, soit en pillant son camp, ce fut encore l'infanterie prussienne qui fit des prodiges et qui rétablit tout. Ainsi les deux premières batailles que gagna le roi de Prusse furent des leçons de la fortune et des exemples qui durent le confirmer dans son amour pour la discipline, et dans son respect pour un art qui fait la destinée des empires.

Si le talent des grands généraux devance quelquefois l'expérience, on ne peut apprécier aussi quel rapide essor celle-ci lui donne. Ce ne sont plus de simples progrès, ce sont des pas de géant que fait le génie dès qu'une fois il est entré en action. Une position, une circonstance, un coup du hazard, une faute, une combinaison justifiée ou trompée, tout devient pour lui une source de réflexions. Plusieurs suppositions s'enchaînent dans sa pensée à un seul fait, et lui valent ainsi autant d'événemens. Les esprits vulgaires sont comme ces miroirs plans, où il n'y a que les objets directs qui se peignent et qui se réfléchissent. Le génie ressemble à ces prismes taillés à toute face; tous les objets de la circonférence les frappent, ils s'y multiplient et s'y combinent à l'infini, et un seul rayon en fait jaillir à la fois mille traits de lumière.

En dix-huit mois que dura cette première guerre de Silésie, Frédéric a donc acquis plus d'idées que vingt campagnes n'en font naître dans la tête des généraux ordinaires. Il reprend les armes en 1744, et c'est un guerrier consommé qui va paroître sur la scène. Ses pas seront plus hardis, ses conceptions plus vastes, ses batailles prendront un caractère plus décisif; il va dorénavant se montrer le général deses géné-

raux, être le plus habile à projeter, et le plus habile à exécuter, c'est-à-dire, enfin, être à la fois, dans son armée, la première tête et le premier instrument.

Il envahit d'abord la Bohême, la Haute-Silésie, la Moravie; il pousse des partis jusqu'en Hongrie; il menace Vienne; mais bientôt la face des affaires change; ses alliés sont battus en Bavière; le prince Charles, qui avec soixante-dix mille hommes avoit pénétré en Alsace, et que la France avoit promis de contenir, repasse le Rhin sans échec, et revient à tire d'ailes. Le roi de Pologne, par le changement de politique le plus subit et le plus imprévu, se déclare contre lui. Toutes les forces de la maison d'Autriche, grossies des troupes de ce nouvel allié, améliorées par la guerre et encouragées par des succès, se sont réunies, et c'est sur lui que tout le poids de la guerre va tomber. Il est obligé, au milieu de l'hiver, de se replier de tout côté, et d'abandonner ses conquêtes. Il perd plusieurs garnisons, d'autres ne se retirent qu'avec des échecs; enfin, c'est avec une armée inférieure et fondue par une désertion immense, inévitable résultat de la composition d'une armée à demi composée d'étrangers, dès que la prospérité abandonne ses drapeaux, qu'il est réduit à défendre la Silésie, conquête nouvelle, dans

laquelle il n'est pas affermi , où il n'est appuyé par aucune bonne place, et où la maison d'Autriche, par cette longue habitude de possession qui, auprès des peuples toujours routiniers, équivaut souvent à des liens d'amour et de reconnaissance, a conservé beaucoup de partisans. Au dehors, au dedans, de tout côté, tout le menace, et rien ne le favorise. La France semble combattre avec lui, mais elle n'agit qu'en Flandres, elle n'a plus d'armée en Allemagne, et cette diversion éloignée occupe à peine dix ou douze mille Autrichiens qui sont restés à l'armée alliée; la Russie penche secrètement pour la Saxe, et lui fait conseiller avec hauteur de poser les armes; l'empereur Charles VII vient de mourir, et le grand-duc de Toscane est appelé au trône avec l'unanimité des suffrages; la maison de Bavière a fait sa paix; la cour de Vienne ne parle plus que de ramener Frédéric à la fortune de ses pères, et tout l'Empire, devenu autrichien, semble n'attendre qu'un revers pour la seconder. Ainsi, par cette position critique, le destin sembloit essayer d'avancer sa grande ame, et la préparer aux précipices dont l'environna la guerre suivante.

Une seule journée, une bataille, qui ne dure que trois heures, et qui ne lui coûte pas deux

mille hommes, change la position de Frédéric, sauve la Silésie, et lui rend, pour le reste de la guerre, une supériorité qu'il ne perdit plus. Six mille prisonniers, autant de morts, un nombre prodigieux de trophées, et la retraite précipitée du prince Charles en Bohême, en sont le résultat.

Qu'en lisant l'histoire le vulgaire des rois et des chefs des nations ne sache pas démêler les causes sourdes des malheurs publics, qu'il n'aperçoive ni l'influence des mauvaises loix, ni celle des abus, ni celle de tous ces vices de détail qui sapent en silence les fondemens des empires, cela se conçoit; percer la surface des choses, n'appartient pas à tous les hommes. Mais comment peut leur échapper l'influence décisive de certaines batailles? Comment le fracas de ces événemens soudains, qui dans l'espace de quelques instans anéantissent toutes les combinaisons de la politique, trompent toutes les espérances de l'ambition, ôtent ou donnent des provinces, renversent des trônes, humilient ou subjuguent des nations, ne les remplit-il pas d'un salutaire effroi? Comment peuvent-ils, à la vue de ces grandes leçons, dédaigner les vertus militaires, négliger leurs armées, ne pas se former ou s'attacher de bons généraux, jouir enfin avec sécurité d'une puis-

sance qui n'a pas de base , et d'une grandeur qui n'est pas défendue ?

Cette victoire de Hohenfriedberg couvrit d'honneur les armes prussiennes. L'infanterie y fit des merveilles , l'artillerie s'y distingua , la cavalerie y combattit avec un éclat qu'elle n'avoit pas encore eu. Le régiment de Bareith , dragons , y renversa plusieurs lignes d'infanterie , et y prit à lui seul soixante-sept drapeaux. Quatre régimens d'houssards , que le Roi venoit de lever pour les opposer à cette nuée de troupes irrégulières dont les armées autrichiennes étoient environnées , y battirent la gauche de l'ennemi , et entre autres , les chevaux-légers saxons qui avoient de la réputation. Ainsi toutes les parties de la milice prussienne commençoient à marcher de front , et à tendre vers cette perfection , vers cet accord qui seul constitue une armée et la rend formidable. Mais la gloire de cette bataille appartient surtout à Frédéric. Il avoit rétrogradé devant le prince Charles ; il s'étoit rapproché de Neiss , dans le dessein de l'attirer et de le combattre quand il déboucheroit des montagnes ; il avoit prévu jusqu'à la position où il l'attaqueroit , et reconnu avec soin le piège où son ennemi alloit tomber. Le prince Charles , persuadé que le roi de Prusse fuyoit devant lui , avoit pris

ce camp sans précaution , comme le terme d'une marche , et avec le projet d'en partir peu de jours après , pour suivre le roi de Prusse. Frédéric lève le sien à l'entrée de la nuit , dérobe son mouvement , tourne l'aile gauche des Autrichiens , enlève la hauteur du Spietzberg , d'où il dominoit tout le flanc de leur ligne , garnit d'artillerie celle de Striegau qui étoit sur leur front , et à laquelle ils s'étoient imprudemment soumis , et de-là victorieux à la gauche , sûr de contenir le centre , il déborde la droite , et la bat à son tour ; ce fut une de ces batailles de grand maître où le génie fait tout plier devant lui , et qui sont gagnées dès le début , et presque sans contestation , parce qu'il ne reste pas à l'ennemi déconcerté , la possibilité de rétablir le désordre , et de prendre sur le terrain du combat , une position nouvelle.

Au moment où le roi de Prusse se mit en mouvement : *Vous voulez donc voir à qui va rester la Silésie* , dit-il en souriant au chevalier de la Tour , aide - major - général , qui étoit venu lui porter la nouvelle de la bataille de Fontenoy ; et , après avoir battu l'ennemi , il écrivit à Louis XV par le même officier : *Je viens d'acquitter dans la plaine de Silésie la lettre de change que V. M. a tirée sur moi*

à Fontenoy. Il y avoit de la grace et de la galanterie de la part de Frédéric , à s'assimiler ainsi à Louis ; car il étoit sûrement bien différent d'avoir assisté à une bataille , ou de l'avoir gagnée soi-même.

Quelque temps après , il remporte à Sohr , en Bohême , une victoire moins grande , mais peut-être plus glorieuse encore ; car affoibli par l'envoi d'une grande partie de ses forces , qu'il avoit détachée en Saxe pour y joindre le prince d'Anhalt , il fut attaqué et presque même surpris par le prince Charles. Sa présence d'esprit et la discipline de ses troupes sauvèrent et rétablirent tout. Le prince Charles , avec cinquante mille hommes , céda le champ de bataille à vingt-cinq mille , et il n'en coûta à Frédéric qu'une partie de son camp et ses bagages. C'est peut-être en effet pour un général la première de toutes les gloires , que celle qui naît d'une faute et qui la répare. Un succès prémédité n'a exigé souvent qu'une simple bonne combinaison ou une seule idée heureuse ; mais pour tirer un succès d'un revers ou d'une position funeste , il faut ne se laisser ni étonner ni abattre ; il faut l'inspiration soudaine du coup-d'oeil et du talent , et cette inspiration , au milieu d'un grand danger ou d'un grand malheur , n'appartient qu'aux esprits

nés pour maîtriser les événemens et pour commander à la fortune.

Enfin, Frédéric termina cette guerre par sa belle campagne d'hiver de 1745. Le prince Charles dont on a trop injustement rabaisé les talens , destinée malheureuse de beaucoup de bons généraux qui ont été éclipsés par des rivaux supérieurs , tandis que des généraux médiocres ont dû toute leur gloire à ce qu'ils ont eu affaire à des hommes plus médiocres qu'eux , avoit fait son plan pour pénétrer en Silésie par la Lusace. Frédéric l'a prévu, et il a disposé en conséquence ses quartiers. Il part de Berlin au milieu des préparatifs d'un opéra dont il paroissoit fort occupé , rassemble inopinément un corps de troupes , fond sur l'avant - garde du prince Charles , enlève ou détruit à Naumbourg quatre régimens de cuirassiers saxons , et un régiment d'infanterie , s'empare des magasins rassemblés à Gorlitz pour l'expédition : de-là sentant qu'une guerre difficile en Bohême et en Moravie , est ruineuse pour lui , et ne réduira pas ses ennemis à la paix , il se décide à en porter tout le théâtre en Saxe ; il écrit du style de César au prince d'Anhalt : *J'ai frappé mon coup en Lusace , frappez le vôtre à Leipsick , nous nous reverrons à Dresde.* Ces lettres laconiques

peuvent s'imiter ; mais pour qu'elles deviennent célèbres , il faut que de grands succès leur donnent un grand caractère. Frédéric et le prince d'Anhalt se réunissent en effet devant Dresde. Le prince Charles est obligé d'accourir , avec toutes ses forces , au secours de l'armée saxonne ; Frédéric le contient , et fait en même temps attaquer et battre complètement , par Anhalt , trente-cinq mille Saxons et Autrichiens retranchés dans la formidable position de Kesselsdorff. Ce fut la dernière action de guerre de ce vieux Anhalt ; il combattoit depuis quarante ans , à la tête de cette infanterie prussienne , dont il avoit été le créateur , et dans sa vieillesse , il fut le Parménion d'un nouvel Alexandre. Après cette bataille , le prince Charles se retire en Bohême ; Dresde se rend ; Frédéric y entre en vainqueur , et dicte la paix au roi de Pologne , comme il est doux de la dicter à son ennemi , dans sa capitale , et maître de sa destinée. La cour de Vienne fit aussi sa paix le même jour. Il en coûta à la Saxe de grands dommages , d'immenses contributions , et la ville de Furstemberg sur l'Oder. La cour de Vienne fut obligée de confirmer la cession de la Silésie , et le roi de Prusse resta , payé des frais de la guerre , maître d'une grande province ; et,

ce qui dans la balance des forces a plus de poids qu'une province , environné de trophées imposans , et d'une grande réputation personnelle.

L'envie qui dénature tout , et la légèreté qui n'approfondit rien, ont voulu opposer à la gloire de Frédéric dans cette guerre, le reproche d'y avoir montré une politique inconstante et fallacieuse ; d'y avoir toujours infidèlement pris , posé , repris et reposé les armes ; on a voulu lui faire des crimes de morale ou de procédé, d'avoir attaqué la reine de Hongrie sans déclaration de guerre ; d'avoir fait avec elle la paix de Breslau , en abandonnant la France son alliée ; d'avoir ensuite rompu cette même paix sans motif, et d'avoir une seconde fois trahi la France en faisant particulièrement sa paix. Le roi de Prusse, dans ces diverses circonstances, ne fit que ce que dictoient le talent, la prévoyance ou la nécessité. Il fit son invasion en Silésie, comme il faut faire toutes les grandes opérations de guerre quand on veut qu'elles réussissent , avec secret et promptitude. Maître de la Silésie, et affermi dans sa conquête par le gain de deux batailles, il accepta la paix qu'on lui offroit en lui abandonnant cette province. N'eût-il pas été insensé à lui de combattre par-delà son

but qu'il avoit atteint ; et que devoit-il à la France , sans laquelle il avoit pris les armes , et qui n'étoit devenue son alliée que par occasion ? Quand il rompit la paix de Breslau , il fit encore ce que conseilloyent la raison et la prudence : la cour de Vienne venoit de s'unir avec le roi de Pologne ; la Hollande et l'Angleterre combattoient pour elle ; la Bavière étoit envahie , il ne restoit pas un François dans l'Empire , et soixante-dix mille Autrichiens avoient pénétré jusqu'en Alsace. Il étoit évident que , s'il ne balançoit pas la fortune de Marie-Thérèse par une diversion puissante , ses armes victorieuses ne manquoient pas de retomber sur lui , et de lui reprendre cette Silésie pour laquelle il avoit combattu. Quand il fit la seconde fois la paix à Dresde , il n'avoit de nouveau aucune raison pour continuer la guerre. Il avoit ruiné la Bohême ; il étoit maître de la Saxe ; il avoit abattu , par trois victoires , l'orgueil et les projets de la cour de Vienne ; nos succès en Flandres avoient aussi rétabli l'équilibre ; la maison de Bavière avoit renoncé à ses prétentions ; le grand-duc étoit empereur ; tous les partis étoient épuisés et soupiroient vers la paix. D'un autre côté , la Russie le pressoit de s'accommoder avec le roi de Pologne , et posant les armes vainqueur ,

il se donnoit l'honneur d'une conduite généreuse et modérée. Quant à la France qui se plaignit une seconde fois amèrement de lui, et où on parla sans réflexion de la foi prussienne, comme de la foi punique, ne lui avoit-il pas rendu un assez grand service par sa diversion, puisqu'elle délivra l'Alsace, et qu'elle nous rendit en Flandres la supériorité qui produisit nos conquêtes ? Et en revanche à quel danger ne l'avions-nous pas exposé, en souffrant que le prince Charles repassât tranquillement le Rhin, en nous bornant après cela au siège de Fribourg, au lieu de le suivre avec vigueur, et en laissant ainsi au roi de Prusse tout le poids des armes autrichiennes et saxonnes à soutenir ?

Mais ce qui dans toute cette guerre, au milieu de laquelle jamais la politique ne fut ni plus agissante ni plus compliquée, dut paroître bien nouveau à l'Europe, accoutumée à ne voir ses souverains parler que par des interprètes, écrire que par des secrétaires, et traiter que par des ministres, ce qui rappeloit ces beaux temps de l'antiquité, où l'histoire ne fait mention d'aucun intermédiaire entre les rois et les peuples, c'étoit un jeune prince négociant, parlant, écrivant lui-même, avec une clarté, une dignité, une

concision inconnue dans nos bureaux diplomatiques , où l'art est presque toujours de ne pas aller droit au but , de noyer le sens dans les phrases , de s'envelopper de ténèbres , afin de se préparer des subterfuges , et de ne pas faire usage de la vérité franche , qui cependant compromet moins souvent , et compromet plus noblement , du moins , que le mensonge et que la finesse : au milieu de cette inondation de pièces politiques , dont les mémoires du temps sont remplis , inutile fatras dont il n'existe pas d'exemple dans les historiens de l'antiquité , surnagent toutes celles du roi de Prusse. Elles sont presque toutes datées de ses camps , et composées au milieu du tumulte des armes ; elles ont toutes ce ton de force et de simplicité , cette logique droite et noble qui conviennent si bien à un roi guerrier , mais qui ne peuvent appartenir en même temps qu'à un grand caractère et à un esprit distingué. Ses manifestes , ses déclarations , ses exposés ne sont jamais ni signés de lui , ni faits en son nom , parce qu'il les regarde comme des pièces de forme et d'usage où on peut hasarder , pallier et enfin tâcher de persuader ou d'éblouir : mais dans ses dépêches , dans toutes les négociations directes , auxquelles son nom est apposé , il se croit sans doute alors responsable de ses paroles à sa gloire ;

il se montre toujours fort et vrai. Traite-t-il avec la cour de Vienne; il passe légèrement sur la justice de ses droits sur la Silésie, mais il appuie franchement sur la convenance politique qui en rendoit l'acquisition indispensable à sa sûreté. Dans les négociations de la paix de Dresde, il écrit à M. Villiers, ambassadeur d'Angleterre, qui s'employoit à cette paix : « Voilà mes conditions. Je périrai avec toute » mon armée plutôt que d'en rien relâcher, » et si l'Impératrice ne les accepte pas, je » hausserai mes prétentions ». Il répond à la Russie, qui l'engageoit à ne pas entrer en Saxe : « Je ne veux rien du roi de Polo- » gne que le châtier dans son électorat, et lui » faire signer un acte de repentir dans sa ca- » pitale. » Il écrit au roi de Pologne lui-même plusieurs lettres, dans lesquelles il l'avertit de l'orage prêt à fondre sur lui, des véritables intérêts de la Saxe qui doivent l'attacher à la maison de Brandebourg, plutôt qu'à l'Autriche, des mauvais conseils du comte de Brühl, son favori, et enfin, de la foiblesse de son caractère qui l'entraîne dans un mauvais parti, tandis qu'il manque de forces militaires suffisantes pour se défendre : curieuse correspondance qu'il recommence de même dans l'invasion de 1756, et dans laquelle on voit

que les qualités personnelles mettent encore plus de distance entre les rois , qu'entre les particuliers. Enfin , avant la paix de Breslau , quand le maréchal de Belle-Isle vient de Prague dans son camp pour sonder ses dispositions , c'est encore sans détour qu'il lui apprend le changement de sa politique : « M. le Maréchal , » lui dit-il , en allant au-devant lui , pensez » à vous , ma partie est gagnée , et je fais » ma paix ». Qu'on compare à cette forme de loyauté , à la fois spirituelle et guerrière , la conduite de tant de ministres qui se sont permis de désavouer basement des faits avérés , et de déshonorer , par des mensonges catégoriques et prononcés à la face de l'Europe , le nom de leurs maîtres.

Les délices de la paix , l'ivresse de la victoire , le prestige de l'adulation qui les environne alors de toute part , sous les formes de la vérité et de la gloire , voilà l'écueil ordinaire de tous les rois conquérans , voilà le piège auquel ils ne peuvent échapper , quand ils rentrent au milieu de leur Cour. C'est là en effet qu'on les attend , et qu'on veille toujours pour les corrompre. Plus ils se sont montrés forts , plus on a d'intérêt à les amollir. D'abord le commun des hommes aime mieux faire descendre un grand caractère jusqu'à soi , que

de tâcher de s'élever jusqu'à lui. Ensuite comme les courtisans sont rarement ceux qui ont porté le poids des travaux , et qui ont rendu de glorieux services ; quand la paix , quand ce temps des plaisirs et des intrigues est arrivé , ils se rétablissent dans la sphère de leurs talens , et dans la saison de leur fortune. Mais Frédéric n'a pas de Cour , ainsi son ame conservera toute sa hauteur ; sa résidence continue d'être au milieu de son armée ; les exercices militaires, l'administration de son pays, l'étude en tout genre , continuent de remplir sa vie. Une partie de ses journées se passe dans la solitude , toujours si salutaire aux hommes , quand leur raison s'y nourrit par la lecture ou par la pensée , mais qui doit sur-tout améliorer les rois , parce qu'elle écarte d'eux l'appareil de leur grandeur , et qu'elle les rapproche de la nature et de leur conscience. Il se livre à des dépenses , mais le résultat de ces dépenses ne changera ni ses mœurs ni l'emploi de sa vie. Il embellit sa capitale , il la décore de plusieurs monumens ; c'est une sorte de dignité publique qui manquoit à son pays. Il agrandit Potzdam , il en fait naître une partie du sein des marais ; il en forme la plus belle colonie militaire qui existe ; il s'y bâtit un palais ; il y appelle tous les arts ; il

y rassemble des chefs d'œuvre; dans la construction et dans l'ameublement de ce palais, il ne dédaigne aucune sorte de luxe; il faut bien qu'il donne à sa nation, à ses manufactures, à ses artistes, des études et des modèles: mais au milieu de ce faste, qu'il n'attache ainsi qu'aux objets inanimés, et qu'il a soin par là de se rendre étranger, le contraste d'un roi philosophe se fait sentir avec plus de force; tout ce qui tient à lui, son habillement, sa table, sa vie intérieure, son petit nombre de domestiques restent les mêmes. A la suite d'un appartement royal, au fond d'une alcove richement décorée et fermée par des balustrades d'argent massif, le lit de camp le plus grossier, quelques meubles simples, une bibliothèque remplie de livres, dont le désordre annonce le fréquent usage, voilà ce qui suffit à Frédéric, et ce qui lui a suffi jusqu'à son dernier jour. Ce contraste donne l'idée d'Alexandre, avant que Babylone ne l'eût corrompu, logeant dans un palais de Darius, ou celle de Solon à la cour du roi de Lydie.

Frédéric ne se borne pas à bâtir et à embellir autour de lui; il sait que la splendeur de la capitale est toujours aux dépens des provinces, et que tandis que les rois élèvent des palais, il se forme souvent des friches et des déserts dans

les campagnes; il s'occupe donc aussi de ce qui n'est pas sous ses yeux; il anime l'agriculture, établit des fabriques, encourage la population, attire des étrangers, fonde des colonies au milieu des sables, et les couvre bientôt de villages et de moissons. La Silésie, négligée depuis long-temps par ses souverains, a de plus été désolée par les armes. Le pays est épuisé, quoiqu'il rendit peu à la cour de Vienne, parce que le peu qui en sortoit, n'y rentroit pas, et que l'extraction d'un petit capital, que la circulation ne ramène pas, appauvrit plus un pays, qu'un grand écoulement de numéraire que mille petits canaux y reconduisent. Les ministres autrichiens n'y ont pensé qu'à recueillir et jamais à semer. Tous les revenus y étoient engagés pour des emprunts; jusqu'à des marchands anglois avoient une hypothèque considérable sur la province. Frédéric y répare tous les maux de la guerre et tous les abus de la paix. L'ordre et l'économie y prennent la place de la négligence et de la confusion. Les revenus du souverain y augmentent, et le pays y gagne encore, parce que de grosses garnisons, beaucoup de dépenses utiles, et un commerce plus actif y laissent et y accroissent les moyens de reproduction. C'est une grande terre qui, des mains d'un seigneur puis-

sant , dérangé et absent , est venue grossir le patrimoine d'un particulier industrieux qui l'habite , et qui s'enrichit en la rétablissant.

La pensée de Frédéric s'étend à tout ; il ne perd pas de vue que , dans sa réfutation de Machiavel , il a posé en principe , que la première fonction d'un roi étoit d'être magistrat , et la seconde d'être guerrier. Il voit dans ses Etats , comme dans presque toute l'Europe , des loix si multipliées et si confuses , qu'au lieu d'être des barrières et des asyles pour les peuples , elles ne les entourent souvent que de ténèbres et de pièges ; une chicane si vorace et si barbare , des formalités si lentes , que quelquefois les procès passent de génération en génération ; la justice enfin , ce premier besoin des sociétés , puisqu'elles sont vouées aux vices et aux passions , devenue si chère que le pauvre n'ose aborder les tribunaux , et la regarder comme un bien qui soit fait pour lui , et que le riche même n'approche d'eux qu'en tremblant. Il conçoit , il exécute le projet d'un code général , et il l'introduit à la fois et d'une manière uniforme , dans tant de pays morcelés qui sont sous sa domination. Peut-être ce code est-il imparfait dans quelques détails ; peut-être a-t-il entraîné quelques inconvéniens ; sans doute , il faudroit y refaire cette partie

importante qui doit défendre l'humanité, prévenir ou punir le crime, et veiller à la liberté individuelle de l'homme et aux droits du citoyen. Quelle grande opération n'a pas ses omissions et ses taches ? Mais d'un côté, il faut penser au temps et au pays ; de l'autre, il faut voir où nous en sommes : mais ce code, tel qu'il est, est si supérieur à ce qu'il remplaçoit ; mais c'est un si grand avantage pour un peuple que d'avoir, en un petit nombre de volumes portatifs, toute sa jurisprudence ; mais il y a si loin de la promptitude des expéditions et du prix des procédures et de tous les actes judiciaires en Prusse, à ce qui se passe à cet égard dans les autres pays, qu'on ne peut assez louer cette sublime ébauche de Frédéric, et ce premier pas qu'il a du moins frayé vers une réformation plus complète et plus heureuse. Il ne voulut, disent ses ennemis, en faisant faire ce code, que lui attacher son nom, et s'en faire un monument ; mais l'impartialité doit attribuer des vues plus étendues et moins personnelles à un prince qui n'a pas commandé ce travail sans en prendre connoissance, comme Louis XIV ordonna à des magistrats la confection de ses ordonnances ; mais qui a rédigé lui-même l'instruction pour ses coopérateurs, et qui s'y étoit préparé par un excellent morceau sur

l'état de la législation en Prusse et en Allemagne, morceau inséré dans ses ouvrages, et qui est plein d'une saine érudition et d'une philosophie plus saine encore. Enfin, quand Frédéric auroit en même temps pensé à sa gloire, faut-il vouloir briser ce noble et unique ressort qui reste aux rois, puisque la fortune et les hommes ne leur ont plus laissé d'autre grandeur à prétendre? Et quel effort plus honorable pour la nature humaine en général, que celui de tâcher de vaincre le temps, et de substituer une réputation immortelle à une cendre périssable?

Frédéric composoit en même temps ses Mémoires sur la maison de Brandebourg, bonne étude d'histoire, écrite d'un style noble, sage et clair, et pour laquelle il eut la peine de tout rechercher, de tout rassembler, car on juge bien que ce petit coin de l'Europe n'avoit encore eu que quelques mauvais annalistes : il faut des faits et de l'éclat pour faire naître des historiens. Frédéric, dans ces Mémoires, se montre toujours philosophe et jamais roi. Si c'est une qualité rare dans un homme de lettres qui écrit l'histoire, de se dépouiller de ses préjugés d'état, de nation ou de parti, il est sûrement plus méritoire encore à un historien-roi, de se mettre au-dessus de ceux du sang et du trône. Frédéric, dans cet Ouvrage, com-

mence par rejeter les fables de sa maison, qui est assez ancienne pour s'en passer ; il ne dissimule point la foiblesse de ses commencemens, qui est une gloire de plus ; il n'enfle et n'exagère rien ; il fait son héros du grand électeur qu'il avoit déjà bien effacé ; enfin , s'arrêtant à la mort de son père : « C'est à ce prince , dit-il avec un ingénieux mélange de modestie et d'orgueil , » que la Prusse a l'obligation du » fonds de son armée , et , par-là , de tous ses » succès ; et si cette armée est devenue si formidable depuis , il faut encore lui en attribuer le mérite , comme c'est à la vertu d'un » gland qu'on redoit toute la force d'un » chêne. »

A ces travaux importans , cet esprit infatigable ne cessoit de mêler des occupations littéraires ; c'étoient des éloges de savans et de membres de son académie , un poème sur l'art de la guerre , des épîtres en vers , et jusqu'à des opéras. Ce n'est pas quand je puis louer Frédéric sous tant d'autres rapports plus grands et qui lui sont plus analogues , que j'irai exagérer le mérite de ces productions , dont il ne se faisoit qu'un délassement ; mais l'envie , qui voit avec joie un grand homme tomber au-dessous de sa gloire , dans un genre qui lui est étranger , les a jugées avec trop de sévérité : elle n'a

pas assez réfléchi qu'il n'écrivoit pas dans sa langue, et que traduire ses pensées, est toujours une espèce de lutte dans laquelle la grace et la facilité du premier jet ne peuvent plus exister. Il y a souvent dans ces pièces fugitives, dont il parloit lui-même avec la plus modeste indifférence, des idées spirituelles, et quelquefois des vers heureux. Elles ont un autre mérite pour ceux qui aiment à observer un grand homme dans tout ce qui lui échappe, c'est qu'elles fournissent souvent des traits de lumière sur ses principes, sur ses opinions, sur son caractère. Il est curieux de remarquer, comme des monumens de courage et de philosophie, celles qu'il a composées dans les momens les plus critiques de sa vie. Enfin, tous les hommes qui cultivent les lettres au milieu des grandes affaires ou de grands devoirs, et qui allègent ou adoucissent par-là le fardeau ou la tristesse de leur vie; les gens de guerre surtout, auxquels un préjugé barbare en fait encore un crime, doivent se réjouir que Frédéric leur ait laissé cet exemple, qui peut-être, avec ceux de César, de Scipion, de Marc-Aurèle, fera taire ces esprits étroits et ennemis du bonheur des autres, qui croient que les professions doivent être exclusives, que des genres opposés sont incompatibles, et qu'il vaut mieux

abandonner ses loisirs à l'ennui , que de varier ses études et de les semer de quelques fleurs.

Cependant la science de la guerre et les détails de son armée , voilà par-dessus tout , au milieu de la paix , l'occupation de Frédéric. L'Europe semble tranquille ; mais les cabinets des princes sont restés en mouvement , et les armes sont plutôt suspendues qu'abandonnées : c'est une atmosphère qui paroît devenue sereine ; mais quelques nuages légers flottent à l'horizon , et un œil exercé y découvre le germe d'un nouvel orage. Frédéric a fini la guerre avec une armée de cent trente mille combattans , il l'accroît en silence ; ses conquêtes ont pris place dans sa constitution générale ; il y lève des régimens , il y forme , comme dans le reste de ses Etats , des cantons pour les recrues. Le voisinage de la Pologne lui donne de nouveaux moyens pour les remotes de sa cavalerie. Souvent les conquêtes affoiblissent ; elles exigent des garnisons , et en couvrant plus d'espace , l'armée devient moins capable d'agir. Le système de Frédéric produit l'effet opposé , tout ce que lui ont valu les armes , tourne au profit des armes ; son armée se fortifie en s'étendant , et on peut justement la comparer à un fleuve qui , dans son cours , se grossit par des eaux nouvelles.

Mais la plus efficace augmentation de force d'une armée consiste dans l'accroissement de sa discipline et de son instruction , Frédéric y travaille sans relâche. Il tient ses troupes en haleine par des revues annuelles et par des camps de manœuvres. Ces revues , il les fait en personne ; ces camps , il les commande lui-même ; et comment apprécier ce que des troupes sans cesse visitées , sans cesse maniées par un grand général , qui est en même temps leur roi , peuvent acquérir par-là de ressort , d'unanimité et d'émulation ? Sa cavalerie , qu'il a portée à trente mille chevaux , a besoin d'un grand travail pour égaler son infanterie. Le principe du roi , bien opposé à ce qui se pratiquoit alors , puisque la cavalerie allemande ne savoit charger qu'au pas en faisant du feu , ou au trot , et la cavalerie française en fourrageurs , c'est-à-dire , avec le comble du désordre , étoit que la cavalerie ne devoit jamais tirer , que sa force étoit dans la vélocité de ses mouvemens et dans la plus grande impétuosité possible de sa charge , combinée avec cet ensemble qui renverse l'ennemi , et qui laisse au vainqueur assez d'ordre pour profiter de son succès. Mais de ce principe , au degré d'instruction et d'habitude qui devoit en introduire l'exécution dans toute sa cavalerie , et remuer

ainsi du même mouvement une ligne de cinq ou six mille chevaux, enfin une aile entière, ainsi qu'il l'a obtenu depuis, il y avoit un grand pas à faire. Ce n'étoit du moins alors que dans la cavalerie prussienne que ce but étoit apperçu, et qu'on commençoit à y tendre. Plusieurs régimens y étoient déjà remarquables. Déjà s'y formoient de grands officiers, et entr'autres, cet habile Seydlitz, qui depuis acheva cette régénération, et mit la cavalerie de son maître à un point de perfection peut-être plus étonnant encore que celui de l'infanterie; mais Frédéric avoit indiqué la nécessité de la révolution et posé le principe; enfin il démêla le talent de Seydlitz dans les grades subalternes, il l'avança rapidement; et les talens que les rois devinent et mettent à leur place, doivent avec justice grossir la masse de leur gloire.

Avec des troupes bien exercées, et de bons officiers dans toutes les armes, on n'a pas encore une armée manœuvrière; ce sont des matériaux taillés, des ressorts prêts; mais il faut des officiers-généraux, c'est-à-dire, des agens pour les employer et pour les diriger. Il falloit une grande tactique, qui est la science de réunir de grands corps de troupes, et de les plier à toutes les dispositions et à tous les terrains. Il y avoit même encore à trouver des moyens de détail plus

simples et plus rapides pour mettre les troupes en bataille. Cette révolution, dans la plus importante partie de la guerre, puisque c'est celle des marches et des batailles par laquelle s'opère tout ce qu'il y a de décisif, étoit réservée au génie de Frédéric; et c'est par-là qu'il est si supérieur aux autres généraux qui ont remporté des victoires et fait de belles campagnes, mais qui n'ont point agrandi l'art en le perfectionnant et en reculant ses bornes.

Depuis la prodigieuse multiplication des armes à feu, la tactique n'avoit été étudiée par aucun esprit créateur. Condé et Turenne avoient été de grands hommes de guerre; mais par génie plutôt que par méditation, et leur gloire avoit jeté plus d'éclat, qu'elle n'avoit répandu de lumières. Luxembourg, qui le premier avoit gagné de grandes batailles avec de grandes armées, avoit dû ses succès à son coup d'oeil et à son talent; mais il n'avoit aussi ni rien découvert, ni rien transmis. A Nerwin-den et à Fleurus, qui sont ses deux plus belles journées, son armée s'étoit lentement et à loisir mise en bataille la veille, et il avoit eu affaire à des ennemis immobiles dans leur position. Pas une victoire d'Eugène et de Marlborough n'a été le fruit d'un grand mouvement de tactique; à plus forte raison les victoires des géné-

raux du second ordre, de Catinat, de Vendôme, de Villars, de Berwick; celles du maréchal de Saxe n'avoient pas un plus grand caractère. Il avoue franchement, dans ses *Réveries*, que la science des grands mouvemens est encore à créer, et il entrevoit seulement la révolution, en disant avec énergie, *qu'un jour le secret des batailles sera dans l'ordre et dans les jambes*. Voilà pour les généraux. La théorie des auteurs militaires, qui pourroit quelquefois, dans ses spéculations, précéder son siècle et éclairer la pratique, n'étoit pas plus avancée. Folard proposoit toujours sa colonne, et ne voyoit rien à côté, ni par-delà. Le maréchal de Puiséguir, qui avoit fait la guerre, et qui l'avoit étudiée plus en grand, n'avoit porté aucune invention dans son *Traité des Marches et des Mouvements d'armées*. Sur toutes les autres parties de la tactique, il est encore plus en arrière; car il disserte gravement sur le coin, et il propose un ordre rond. Enfin Frédéric lui-même avoit encore beaucoup à acquérir, et il s'en falloit que les batailles qu'il venoit de donner pussent être comparées à celles de Lissa, et à d'autres qu'il a gagnées depuis.

L'étude de la guerre des anciens, qui fait, de tous les militaires qui s'y livrent sans discernement et sans génie, de lourds commen-

tateurs, ou des auteurs de systèmes inapplicables à nos armes et à nos constitutions, devint entre les mains du roi de Prusse, une mine féconde. Il découvrit, dans les mouvemens de doublement et de dédoublement de la phalange grecque, les élémens des déploiemens; Pyrrhus les avoit établis dans ses troupes; Gustave et, depuis lui, Charles XII en avoient eu quelque idée imparfaite. Frédéric les perfectionna, les introduisit dans son infanterie, et ensuite dans sa cavalerie. Par-là il diminua l'inconvénient de nos longues colonnes de marche, et de la lenteur processionnelle avec laquelle elles se mettoient en bataille. De-là il put devenir plus hardi dans ses mouvemens, et ne déterminer ou ne démasquer ses dispositions d'attaque qu'au moment d'agir, et plus à portée de l'ennemi. Les mouvemens individuels d'une colonne étant ainsi devenus plus parfaits et plus rapides, il perfectionna ensuite le concert et les rapports de plusieurs colonnes entr'elles; il les habitua à observer exactement leurs distances, à marcher à la même hauteur ou à des hauteurs inégalement co-ordonnées, à parcourir, dans des espaces de temps fixés, des espaces de terrain donnés, à se mettre en bataille dans toutes les directions, soit parallèles, soit obliques, enfin soit en totalité, soit en

partie, soit par échelons, soit pour former, soit pour appuyer les points d'attaque. Ses officiers-généraux apprirent à conduire les colonnes et à les remuer d'après tous les ordres et les signaux donnés; ils se familiarisèrent avec les distances et les obstacles, avec la variété des terrains et des circonstances; et le roi put alors compter sur une harmonie régulière et géométrique entre toutes ces grandes fractions qui composent une armée, et qui concourent à la formation d'une disposition générale.

Les batailles de Leuctres et de Mantinée lui donnèrent l'idée de son ordre oblique. Mais qu'il y avoit loin de cette manœuvre qu'Epaminondas fit avec cinq à six mille hommes, dans une petite plaine où il pouvoit tout conduire, tout voir, tout réparer, à en faire l'application à nos grandes armées, allongées à perte de vue dans des terrains coupés et inégaux, tels que ceux que nous recherchons aujourd'hui pour combattre! Qu'il fallut à Frédéric de talent et d'art pour s'approprier cette combinaison, et pour la transporter sur une échelle aussi immense!

Il étoit souvent arrivé à des généraux modernes de tourner l'ennemi par un corps détaché à l'avance, et de le prendre en flanc par une attaque séparée de la disposition générale;

mais l'art de manœuvrer devant l'ennemi, pour lui donner le change, pour le déborder ensuite brusquement par une grande évolution, et embrasser son flanc par la formation même de l'ordre de bataille, ainsi qu'Alexandre l'avoit fait aux journées d'Issus et d'Arbelles, n'avoit été connu que des tacticiens de l'antiquité, et ce fut-là où le roi de Prusse l'étudia. L'exemple de César à Pharsale lui enseigna l'usage des troupes placées en potence ou en crochet aux ailes, et c'est de-là, sans doute, qu'il prit la méthode constante d'avoir des brigades de flanc, et de placer derrière la pointe de ses ailes de cavalerie des réserves de hussards, en échelon ou en colonne, pour envelopper l'ennemi au moment de la charge. Il y a ainsi des leçons de tout genre, parsemées dans les débris des siècles; les générations passent et repassent sans les mettre à profit, jusqu'à ce qu'enfin un esprit supérieur s'élève et s'en empare.

Les camps de paix de Frédéric étoient donc pour ses troupes, pour ses généraux et pour lui-même, une école véritable, une école, peut-être à quelques égards, supérieure à celle de la guerre, parce que souvent à la guerre, le tumulte et l'importance des occasions fait passer légèrement sur la précision et sur la correction des mouvemens, et qu'il faut un peu de

calme dans les esprits, pour s'occuper des détails, et pour poser des principes. Rien de minutieux, rien de frivole, rien d'inutile, jamais aucune manœuvre de parade n'y détournait du but, et n'y consumait le temps. C'étoient des marches qui conduisoient à des positions rapidement occupées, ou à des ordres de bataille suivis de représentations d'attaque. C'étoient des manœuvres supposées entre deux corps d'armée, dont l'un étoit commandé par le roi, et l'autre par un de ses généraux. C'étoient des simulacres de fourrages, d'escortes de convois, et d'autres opérations de guerre. Il y avoit peu de ces tiraileries, misérables parodies auxquelles on ne se livre que quand on ne sait pas manœuvrer, parce que cela en impose aux spectateurs, et qu'il est plus aisé d'imiter une action de guerre par ce vain bruit, que par des mouvemens vraisemblables. Il n'y avoit, dans ce temps-là, presque jamais d'étrangers admis à ces camps. Frédéric faisoit alors un secret de sa tactique; il lui importoit qu'elle restât dans ses mains comme un moyen de victoire; et le temps n'étoit pas encore venu, que par une autre grande vue, digne d'un guerrier philosophe, et qui avoit épuisé tout ce que son art pouvoit lui donner de gloire, il livrât ses principes et ses leçons à l'Europe entière.

Aucune armée étrangère n'étoit alors, il faut en convenir, en état de saisir sa doctrine. Tandis qu'il veilloit et qu'il travailloit, toutes les autres puissances militaires de l'Europe étoient dans l'assoupissement et dans la sécurité de l'ignorance. On ne se doutoit pas qu'il se créoit sur la Sprée une science nouvelle. On n'étoit frappé que des formes extérieures de la tenue des Prussiens, et de la célérité de leur feu. En France, le maréchal de Saxe nous avertissoit en vain que nous étions dans les ténèbres; en vain il écrivoit au comte d'Argenson, qui, malgré son inimitié personnelle, étoit forcé, par la réputation du maréchal, de paroître le consulter, cette lettre si connue, dans laquelle il démontre que les Français, dans l'état d'indiscipline et d'ignorance où ils sont, doivent éviter toutes les affaires de plaine et de manœuvre, et tâcher de se réduire à des coups de main et à des affaires de poste; comme en même temps le maréchal, qui n'avoit vu que la surface du système prussien, n'indiquoit ni moyens, ni remèdes, on en étoit à rassembler gravement, à l'Hôtel des Invalides, les inspecteurs et des détachemens d'infanterie, pour essayer un nouveau maniement d'armes, et à former des camps qui étoient de vrais jeux d'enfans. En Autriche et en Saxe, où on avoit un si grand intérêt à étudier les Prussiens, puis-

qu'on avoit toujours été battu par eux , et où le voisinage rendoit cette étude à la fois plus facile et plus importante , on ne faisoit rien pour s'éclairer , et on n'y réfléchissoit pas seulement sur la cause de ses défaites. L'histoire nous montre les peuples du nouveau monde long-temps vaincus par les Européens , sans se douter que ce fût l'effet de leurs armes ; mais chez les nations éclairées , l'expérience ne se forme guère plus promptement , et le malheur même n'y donne que de tardives leçons. Les uns restent dans l'aveuglement par cette ignorance absolue qui les prive des élémens de toutes les vérités : les autres résistent à la lumière par l'habitude de leurs préjugés , et par l'orgueil de leurs fausses connoissances. Il y a donc toujours à gagner pour le peuple qui , en s'éclairant ou en se perfectionnant le premier , acquiert un moyen de supériorité , puisqu'il devancé long-temps ses voisins , et qu'il a souvent le temps de se fortifier et de s'élever , avant que les autres n'aient , pour pouvoir le contrebalancer , la sagesse et le bon esprit de l'imiter.

Un général qui , à la paix , n'instruiroit son armée que du fond de son cabinet , et par d'excellens écrits , courroit risque de n'être souvent

pas entendu d'elle, ou au moins quand il en seroit entendu, de la trouver ensuite sur le terrain et dans l'occasion, tout étonnée des applications et des résultats. Celui qui, ne l'instruisant que par des exercices, dédaigneroit d'y joindre les utiles accessoires de la théorie, tomberoit dans un autre inconvénient, il n'éleveroit pas les idées de son armée au-dessus de la routine, et s'exposeroit à ne pas faire de grands disciples. Mais depuis César, qui avoit manié la plume comme l'épée, qui donnoit à la fois le précepte et l'exemple, qui présidoit et qui se mêloit lui-même aux exercices de ses légions, et qui, couvert de poussière, revenoit dans sa tente composer, pour ses lieutenans, les *Commentaires* de ses campagnes, depuis César jusqu'à Frédéric, aucun autre général n'avoit formé son armée par cette double combinaison de la théorie et de la pratique, qui rend l'instruction si lumineuse, si simple et si profonde. Rien n'est peut-être plus imposant que de voir un grand homme renouvelant ainsi, par son exemple, le prodige d'un autre grand homme qui a vécu à des milliers d'années de lui, et qu'une longue suite de générations n'avoit pu reproduire; tout semble s'effacer et s'anéantir dans l'immense intervalle qui les

sépare , et l'imagination exaltée ne voit plus qu'eux debout sur des ruines , et se donnant la main à travers le désert des siècles. Frédéric est dans ses camps , comme César étoit dans les siens ; il agit , il parle , il médite , il écrit , il compose pour ses généraux un ouvrage où le génie et l'expérience se tiennent , et où il leur donne jusqu'à la noble leçon de ses fautes ; enfin , embrassant du même coup d'œil les soldats et les chefs , les régimens et l'armée , les détails et l'ensemble , il ne laisse pas une de ses facultés oisive , et répand à la fois tous les genres de lumière.

Le moment étoit venu où il alloit recueillir le fruit de sa prévoyance , et remonter sur le théâtre de sa gloire. Des disputes de limites s'élèvent dans les forêts du Canada , entre la France et l'Angleterre , et cette étincelle , qu'il eût été aisé de prévenir ou d'éteindre , fomentée par l'ambition et par la politique , produit bientôt un grand incendie. Les deux nations cherchent de part et d'autre des alliés , et par un renversement de système , qui étonne toute l'Europe , on voit l'Impératrice s'unir à la France qui avoit voulu la détrôner , et Frédéric préférer l'Angleterre à la France , qu'on regardoit comme son alliée naturelle. Ce fut Frédéric qui se décida le premier , et ce fut de sa part le résultat

d'une combinaison réfléchie. Ce prince ne crut jamais à la nécessité de ces prétendues alliances naturelles qu'impose une politique étroite et routinière : il pensa toujours qu'une grande puissance ne doit pas se donner de telles entraves, qu'il faut qu'elle soit bien armée et prête à tous les événemens, et qu'ensuite l'occasion, le moment, les circonstances toujours imprévues, que font naître les hommes et les choses, doivent déterminer quels seront ses ennemis et ses alliés. Dans la guerre de 1756, il se rapprocha de l'Angleterre, parce qu'elle étoit liée avec la Russie, qui lui avoit promis un secours de trente mille hommes, et qu'il voulut par-là fermer aux Russes l'entrée de l'Allemagne, et se ménager en même temps un ami entr'eux et lui. Il pensa aussi qu'en ôtant à la maison d'Autriche l'alliance de l'Angleterre, il la priveroit des subsides qui pouvoient la mettre en état d'agir contre lui, et la force-roit ainsi de rester en paix. Enfin, la conservation de ce qu'il avoit, et la continuation de la paix en Allemagne, fut évidemment, en s'alliant avec l'Angleterre, ce qu'il avoit en vue, et ce qu'il crut s'assurer. Il n'avoit ni pu, ni dû entrer dans ses idées que la cour de Vienne oublieroit une inimitié de plusieurs siècles, grossie par une injure nouvelle, et que la France,

en s'unissant avec elle , s'exposeroit à s'engager dans une guerre de continent qui la détourneroit de son véritable objet , qui étoit de combattre l'Angleterre , et de tourner tous ses moyens contr'elle. La neutralité en Allemagne et la paix sur terre , lui paroissoient tellement devoir être notre politique , que dans une de ces saillies involontaires , par lesquelles les hommes d'esprit et de caractère trahissent quelquefois toute leur pensée , il dit à M. le duc de Nivernois , qui venoit rechercher son alliance de la part du roi : « La France n'a besoin que » de vaisseaux pour alliés. »

Tout arriva malheureusement comme Frédéric avoit eu l'habileté de ne pas le prévoir ; la France s'offensa de son refus , qu'elle n'auroit pas dû regarder comme fâcheux ; elle crut fausement qu'elle ne pouvoit pas se passer d'alliés ; enfin , déterminée par de petites passions , elle se jeta dans les bras de la maison d'Autriche. Ce fut un grand malheur dans le moment , et par les conséquences de cette guerre dans laquelle , de faute en faute , la France ne cessa de s'engager et de s'abîmer de plus en plus. Les suites de cette alliance ont depuis compensé les calamités par lesquelles elle a commencé. La France lui doit une reine digne d'occuper son trône ; elle peut , en partie vraisemblable-

ment , lui attribuer l'important bienfait d'une paix de vingt-cinq ans sur le continent. C'est par cette alliance, à laquelle l'Empereur, malgré les sollicitations de la cour de Londres, est resté religieusement fidèle, qu'elle a pu, dans la dernière guerre avec les Anglois, tourner toutes ses forces vers la marine, et parvenir à une paix heureuse. Le temps, qui amènera beaucoup d'événemens imprévus, peut donc seul éclairer la postérité sur ce grand problème politique; et il convient à tout écrivain contemporain d'en abandonner la solution au siècle suivant, qui prononcera d'après de plus longs résultats, et qui écrira au milieu des tombeaux.

Fortifiée par l'alliance de la France, et sûre de l'engager toute entière dans ses querelles, parce que quand on a promis par les traités un corps auxiliaire, cela conduit bientôt à fournir une armée, la cour de Vienne devient alors le centre d'une négociation menaçante pour Frédéric, entr'elle, le foible Auguste qu'elle tenoit dans sa main par le comte de Brühl, et l'impératrice Elisabeth qui, pour l'honneur de son sexe, se piquoit d'une admiration particulière pour Marie-Thérèse. Chaque puissance apportoit dans cette réunion des intérêts ou des ressentimens. La cour de Vienne n'étoit pas

consolée de la perte de la Silésie. La Saxe vouloit un dédommagement aux maux qu'elle avoit soufferts. Elisabeth n'avoit point de prétention ambitieuse; mais elle étoit animée contre le roi de Prusse, pour quelque épigramme qu'il avoit faite sur sa galanterie. Enfin, l'orage se préparoit, et les troupes des trois cours avoient déjà fait quelques dispositions intérieures. Frédéric, qu'il étoit difficile de tromper, demande d'abord des éclaircissemens; on s'enveloppe de nuages : il insiste avec force; on répond avec hauteur, et dans le moment sa détermination est prise. Il avoit sur ses voisins l'avantage d'être tout prêt à agir; il en profite. Au mois de septembre 1756, il envahit la Saxe avec deux armées, bloque avec l'une les troupes saxonnes qui s'étoient réfugiées dans le camp de Pirna, et pénètre avec l'autre en Bohême. Les cours alliées, étonnées de ce coup inattendu, retentissent de clameurs. On tâche de soulever l'Europe; on intéresse l'Empire; on accuse Frédéric de perfidie, de violation de tous les droits sacrés aux hommes. La Saxe envahie en pleine paix, et traitée en pays conquis; un roi chassé de sa capitale, et toute sa famille y demeurant prisonnière! Les annales du monde, disoit-on dans des manifestes déclamatoires, ne présentent point de pareil attentat. C'étoit bien mal

connoître l'histoire des conquérans , et les impérieuses loix que la nécessité dicte à la prudence. Frédéric , qui les connoissoit mieux , répondoit , tout en agissant , que le premier des droits étoit de veiller à sa conservation ; qu'en attaquant ses ennemis , il ne faisoit que prévenir sa ruine ; et il prouvoit en même temps , par des papiers qu'il avoit enlevés , l'existence des projets formés entre les trois cours. A l'égard du roi de Pologne , il lui écrivoit de sa main , et c'étoit la vérité qu'il lui mandoit sans détour , que dans la guerre précédente il avoit reçu une leçon dont il profitoit ; que faute d'avoir envahi la Saxe quand il étoit entré en Bohême , et d'avoir désarmé les troupes saxonnes , dont il traversoit les quartiers avec des forces supérieures , il s'étoit exposé à de grands malheurs , et avoit été ensuite obligé de revenir soumettre le pays , et battre l'armée qu'il avoit laissée derrière lui ; que cette fois son plan étoit fait ; qu'il lui falloit le cours de l'Elbe , pour faire la guerre avec avantage , et la possession de la Saxe pour lui en alléger le fardeau ; qu'enfin il ne pouvoit pas , dans la situation où il étoit , accepter la neutralité de cet électorat ; qu'il lui falloit des amis ou des ennemis ; et que si le roi de Pologne vouloit son amitié , il falloit qu'il fit cause commune

avec lui , qu'il l'aidât de toutes les ressources de la Saxe , et qu'il joignît son armée à la sienne. Il étoit difficile qu'Auguste souscrivît à ces conditions , et il convenoit beaucoup mieux au roi de Prusse qu'il ne les acceptât pas ; car à la guerre , il n'y a rien de si commode qu'un ennemi foible , avec le pays duquel on grossit ses moyens , et rien au contraire de si importun qu'un allié dont on se méfie , et qu'on est obligé de ménager.

Cependant l'armée autrichienne s'étoit rassemblée en Bohême , et marchoit au secours des Saxons bloqués , ce qui prouvoit assez combien la partie étoit liée entre les deux cours : Frédéric va au-devant d'elle , et l'attaque à Lovositz avec des forces très-inférieures ; car il n'avoit que vingt-huit bataillons , et l'ennemi en avoit cinquante-cinq. La bataille fut longue et sanglante. Le roi de Prusse y changea deux fois sa position , et ce ne fut que par un mouvement très-habile et très-hardi de toute son infanterie , qu'il parvint à s'emparer du village de Lovositz. Les Autrichiens furent déposés ; et comme le roi de Prusse remporta fort peu de trophées , ils ne s'avouèrent pas battus ; mais indépendamment du champ de bataille , toutes les suites de cette journée furent pour lui , car il resta maître de la Saxe et des débou-

chés de la Bohême. Le maréchal Brown fit avec son avant-garde, une tentative infructueuse pour dégager les Saxons, et fut obligé de se replier sur Prague. Alors abandonnés à eux-mêmes, et réduits à la disette dans un de ces camps que la nature a fait inexpugnables, mais qui par la même raison deviennent des pièges pour l'armée qui s'y renferme, les Saxons mirent bas les armes. Vingt-deux bataillons furent convertis en dix régimens prussiens. Le roi Auguste demandoit, pour toute grace dans la capitulation, qu'on lui rendît les grenadiers de sa garde : « Non (répondit Frédéric gaîment), je ne veux pas avoir la peine de les prendre une seconde fois. »

Quelle confiance Frédéric ne marquoit-il pas dans sa discipline et dans lui-même, en osant ainsi incorporer dans son armée, des régimens entiers ennemis dont il ne changeoit que les drapeaux et les chefs ! Mais les situations forcées mettent au-dessus des règles d'une prudence vulgaire. Un souverain qui manquoit d'hommes, et dont l'armée étoit si fort au-dessus de sa puissance, étoit obligé à d'autres ressources que s'il eût gouverné une de ces belles monarchies qui prodiguent leur population, et qui trouvent dans leur sein de quoi réparer leurs pertes. Le principe de la constitu-

tion de son armée étoit de n'être pas nationale. Son père le lui avoit transmis; son père avoit formé à Stralsund, un régiment de tous les prisonniers suédois qui avoient été faits à ce siège ou dans l'île de Rugen. Frédéric, en doublant son armée, et en ayant sans cesse les armes à la main, étoit forcé de recourir à toute espèce de moyens. Tout homme en état de combattre, devenoit un soldat pour lui. Plus de la moitié de ce qui suivoit sa fortune étoit étranger. La Saxe qu'il avoit envahie, la Bohême où il entroit passagèrement, tous les pays de l'Empire où ses armes pouvoient pénétrer, tous ceux où, par affection pour lui, on lui permettoit de faire des levées, la Pologne à laquelle il touchoit, les déserteurs et les prisonniers de toutes les armées qui combattoient contre lui, voilà ce qui lui fournissoit ses recrues; voilà ce qui, pendant une guerre de sept ans, la plus sanglante, la plus pénible, la plus destructive en hommes qui ait jamais été faite, a entretenu et renouvelé plusieurs fois son armée. Enfin, de tous les titres du roi de Prusse à la gloire, ce n'est sûrement pas ce qu'il faut admirer le moins que cette armée elle-même; étonnante machine où tout paroissoit de pièces de rapport, et prêt à se décomposer, mais que la discipline et le génie lui ont fait tenir dans la

main , et diriger avec succès , comme si elle eût été composée des matériaux les plus parfaits et les plus homogènes.

On a prétendu que le roi de Prusse avoit perdu en Saxe quinze jours précieux , à s'occuper mal à propos du camp de Pirna , et de sa négociation avec le roi de Pologne , et que s'il eût marché tout de suite en Bohême , il eût trouvé les Autrichiens à demi-rassemblés , et les eût battus plus complètement ; mais la saison étoit déjà fort avancée , et quelque'avantage qu'il eût eu en Bohême , il est apparent qu'il auroit été forcé de revenir hiverner en Saxe ; il y a souvent aussi des détails inaperçus du public , qui influent sur les partis qu'on prend à la guerre , et l'habileté d'un grand homme devroit un peu plus intimider l'opinion de ses juges.

Ce qui contribua à arrêter le roi de Prusse , et ce qui sauva les Autrichiens , ce fut la vigueur inattendue avec laquelle l'armée saxonne se renferma dans la position de Pirna , et y rejeta tout accommodement. Cette vigueur fut due à l'inspiration du comte de Broglie , alors ambassadeur de France à Dresde ; il ranima le roi de Pologne abattu , fixa les avis incertains , et fit préférer cette résolution audacieuse , aux autres déterminations pour lesquelles on penchoit.

de se retirer en Bohême, ou de capituler. De-là, il resta dans Dresde au milieu de l'armée prussienne, consolant et dirigeant la famille royale, et opposant au ressentiment personnel que le roi de Prusse témoigna contre lui, une noblesse et une dignité si ferme et si prudente, que la colère de ce prince se confondit bientôt, malgré lui, avec des expressions d'estime. Mon cœur saisit avidement cette occasion de jeter quelques fleurs sur la tombe d'un homme remarquable par de grands talens et par un grand caractère, et qui n'a manqué d'arriver aux premières places du Gouvernement, que parce qu'il n'a pas eu l'art, si nécessaire dans une monarchie, de cacher les uns et de plier l'autre.

Cependant, en prévenant si habilement et si heureusement l'orage, Frédéric ne l'a pas dissipé. Ses ennemis n'en deviennent que plus ardens et plus nombreux. La France, regardant l'invasion de la Saxe comme une injure personnelle, achève de s'ulcérer contre lui, et se précipite dans tous les projets de la cour de Vienne. La Russie fait marcher quatre-vingt mille hommes. La Suède, remuée par l'argent de la France, promet une diversion en Poméranie. Une partie de l'Allemagne arme pour l'Autriche, et le roi de Prusse est mis au

ban de l'Empire, comme infracteur du repos public, formalité peu redoutable s'il est vainqueur, mais qui peut le faire proscrire, et même dépouiller, si la fortune favorise la maison impériale, et qui, en attendant, met en campagne contre lui une armée de plus. Enfin, cinq puissances et l'Empire, voilà ce qu'il va combattre à la fois. Il n'a pour lui qu'un subside de vingt-quatre millions, que lui donne l'Angleterre, et à l'autre bout de l'Allemagne, une armée composée des troupes de Hanovre, de Hesse et de Brunswick; mais cette armée a devant elle cent mille François, tandis que quarante mille autres vont sans obstacle joindre l'armée de l'Empire, et marcher en Saxe; et c'est le marquis de Brandebourg, comme il s'appelle alors lui-même dans une lettre à Voltaire, qui est l'objet de cette ligue formidable!

« Que diroit le grand Electeur, écrivoit-il, s'il
» voyoit son petit-fils aux prises avec tant
» d'ennemis? Je ne sais s'il y aura de la honte
» à moi de succomber; mais il n'y aura pas
» pour eux beaucoup de gloire à me vaincre. »

Que depuis soixante ans seulement la face des choses étoit en effet changée, et que c'est par les souverains, bien plus que par les siècles, qu'il s'établit entre les Etats des proportions nouvelles! Le grand Electeur appeloit, dans ses

lettres ; Louis XIV , *monseigneur* , et lui demandoit sa protection ; et dans les Mémoires de Brandebourg , Frédéric , parlant de son grand-père qui déclara la guerre à Louis XIV , peint d'un seul trait la différence qu'il y avoit entr'eux , en ajoutant : « Ce fut pour Louis XIV ,
» un ennemi de plus , et Louis XIV ne s'en
» apperçut pas ». Ceux qui aiment l'abaissement de la fausse grandeur et l'élévation de la véritable , doivent goûter ces rapprochemens ; il est d'ailleurs intéressant de penser que Frédéric , au milieu de ses dangers , en nourrissoit son émulation , et en récompensoit son courage.

Nous touchons à la plus brillante campagne de Frédéric , à celle où la fortune le fit passer par le plus d'épreuves , et où son génie lui acquit le plus de gloire. Il débute par entrer en Bohême , et par battre complètement à Prague l'armée autrichienne ; il la sépare en deux ; une moitié est forcée de se jeter dans Prague avec le prince Charles , le maréchal Brown blessé à mort , et presque tous les généraux ; l'autre , après une perte immense , est entièrement dispersée. Jamais déroute ne fut plus complète ; presque toute l'artillerie tomba dans les mains du vainqueur. Il y eut des régimens réfugiés dans Prague , qui furent quatre jours à rassembler leurs débris. Les

restes de l'aile droite ne se rallièrent qu'à vingt ou trente lieues , en rejoignant des renforts qui s'avançoient , et qui , grossis par eux , devinrent , sous les ordres du maréchal , une armée nouvelle. On voit par-là ce qu'étoit la puissance autrichienne , elle perdoit presque une armée , et il lui en naissoit une autre.

La critique , souvent aussi téméraire et aussi injuste pour les grands généraux que pour les grands écrivains , n'a pas manqué de dire , après l'événement de la bataille de Kollin , que le roi de Prusse avoit fait une grande faute en ne se contentant pas de bloquer le prince Charles dans Prague avec une partie de ses forces , et en ne marchant pas tout de suite à la poursuite des vaincus , et au-devant du maréchal Daun , qui n'auroit pas pu les rallier , les rassurer , et oser recevoir une bataille. C'en étoit fait , ajoute-t-on , de la monarchie autrichienne , et déjà la cour de Vienne pensoit à se retirer en Hongrie ; mais il est aisé à la critique , qui juge d'après les résultats , et qui fait abstraction des possibilités , de faire ainsi voler les armées. Le roi de Prusse avoit lui-même perdu douze ou quinze mille hommes dans la sanglante journée de Prague , il ne pouvoit peut-être pas sur le champ séparer ses forces , il pouvoit manquer de moyens de transport pour ses

vivres ; il ne lui étoit pas défendu d'espérer que les débris d'une armée battue , resserrés dans une très-mauvaise place , n'auroient pas la fermeté et la réflexion d'une garnison fraîche et vigoureuse ; l'histoire a montré plus d'une fois d'aussi grands prodiges de la fortune , et d'aussi grands effets de la consternation. La même campagne , on verra vingt-deux mille Autrichiens se rendre prisonniers dans Breslau , quelques jours après la bataille de Lissa. Enfin , peut-être le roi de Prusse présuma-t-il trop de sa prospérité ; peut-être ne pressa-t-il pas la ville de Prague par des attaques assez vigoureuses ; peut-être aussi le reproche qu'on lui fait a-t-il quelque fondement , et eût-il mieux fait , s'il l'eût pu , de marcher en avant. M. de Turenne disoit qu'un général qui n'avoit pas commis de fautes , n'avoit sûrement fait la guerre ni souvent , ni long-temps ; et ce mot d'un maître de l'art , qui a lui-même avoué les siennes , m'avertit qu'il y a une sorte de circonspection éclairée à ne pas outrer l'apologie des plus grands hommes. Quoi qu'il en soit , l'armée renfermée dans Prague reprit courage au lieu de s'intimider , et elle fit une sortie heureuse ; le siège fut poussé foiblement , le roi de Prusse manquoit de grosse artillerie ; osons convenir encore que , soit faute de places de guerre , et par conséquent

de grande école sur cette partie, soit que dans une science aussi immense que celle de la guerre, l'esprit ne puisse pas tout embrasser avec le même goût et avec le même succès, le roi de Prusse n'a jamais possédé cette branche de l'art. Il n'avoit alors d'ingénieurs passables, que quelques transfuges françois; et dans la conduite des sièges, où tous les pas sont calculés, où la méthode doit sans cesse enchaîner l'impulsion, où toutes les règles sont celles d'un métier à part, les plus grands talens pour la guerre de campagne, ne peuvent ni suppléer d'habiles ingénieurs, ni presque jamais s'appliquer avec fruit.

Douze jours après la bataille de Prague, Daun vint se poster à Kollin, à quelques lieues de cette capitale. Il falloit ou l'attendre, et avoir affaire à la fois aux deux armées, ou aller à lui. Frédéric ne pouvoit pas hésiter; il marche avec une partie de ses forces, et attaque Daun dans une position formidable. Il y a eu peu d'occasions où, d'un aveu unanime, il ait manœuvré avec plus de science; mais il ne put donner le change à Daun, et lui faire affoiblir sa droite qui occupoit la hauteur de Kollin. Jamais aussi ses troupes ne combattirent avec plus de valeur. Sept-fois il les fit retourner à la charge. A la dernière de ces attaques, il se vit

maître de la hauteur , et il toucha presque à la victoire. La fermeté des grenadiers autrichiens, qui ne plièrent devant lui qu'au pas , et une charge vigoureuse de deux régimens de chevaux-légers et de dragons ennemis la lui arrachèrent; il arriva aussi par une méprise d'ordre, et sur-tout par un défaut d'intelligence dans l'exécution , qu'une partie de la ligne prussienne qui devoit , en se refusant constamment à l'ennemi , appuyer l'attaque de la hauteur , s'engagea mal-à-propos avec le centre des Autrichiens , et trompa par-là les vues de la savante disposition du roi : grande leçon qui , en faisant voir les fautes qu'on commet , même dans une armée instruite et manœuvrière , montre à quoi sont exposées les armées qui n'ont ni la théorie , ni la pratique des grands mouvemens. Enfin , laissant près de la moitié de son infanterie étendue sur le champ de bataille, Frédéric se vit forcé à la retraite, retraite imposante encore , et où il ne fut ni entamé ni suivi.

Ce fut le lendemain de cette bataille si terrible et si funeste pour lui , car elle lui fit lever le siège de Prague , et évacuer la Bohême, qu'il écrivit à milord Marshall , cette lettre si calme et si belle, où il loue avec tant de noblesse la valeur des Autrichiens , et avec tant de sensibilité celle de ses frères. C'est dans cette lettre

qu'il dit avec une tournure si piquante : « La
» fortune m'a tourné le dos ce jour-là ; elle est
» femme , et je ne suis pas galant. » C'est dans
cette lettre qu'il s'attribue d'une manière si
grande et si simple , la perte de la bataille , en
disant : « Dans le vrai , je devois prendre avec
» moi plus d'infanterie. Les succès , mon cher
» lord , donnent une confiance nuisible. Vingt-
» trois bataillons ne suffisoient pas pour délo-
» ger soixante mille hommes d'un poste avan-
» tageux. » On me pardonnera ces fréquentes
citations. Qu'oserai-je mettre à la place de ces
traits précieux , et quel mal-droit pinceau que
celui qui oseroit peindre Raphaël ou Rubens ,
quand ils ont fait leur portrait eux-mêmes !

Par une suite de ce respect religieux pour
tous ces grands mots d'ame et de caractère dont
la vie de Frédéric étincelle , je rapporterai
encore celui qu'il adresse , au milieu de la
même bataille , à son régiment des gardes. Fa-
tigues de tant d'efforts , les restes de cette fière
infanterie sembloient ne plus vouloir les renou-
veler ; il court à eux : « Croyez - vous donc
» toujours vivre ? » leur crie-t-il ; et avec cet
élan sublime , il les ramène encore une fois à
la mort. Quel beau mot ! quelle haute philoso-
phie ! que cette pensée de fatalisme acquiert
de grandeur en se mêlant à l'horreur d'un

tel combat ! Marc-Aurèle , au milieu du carnage , auroit-il ranimé ses légions par une inspiration plus heureuse ? Comparez à ce trait tant d'autres mots célèbres , dits dans des occasions semblables ; ils viennent la plupart , ou d'une ame froide , ou d'un sang exalté ; ils ont presque tous un caractère de barbarie ou de licence qui ne supporte point l'analyse de la raison , et qui les rend indignes de l'histoire. Celui-ci est le cri d'une grande ame qui compte pour rien quelques jours de plus de vie , et qui , par une réflexion frappante de vérité , veut élever des ames ordinaires à la même indifférence.

L'expédition de Bohême avoit détruit une partie de l'infanterie du roi de Prusse ; de nouveaux revers s'y enchaînent de tout côté. Le général Lehwald avoit livré aux Russes une bataille sanglante , et au moins indécise. Vinterfeld , un de ses meilleurs généraux , est battu et tué à Gorlitz. Un corps autrichien , aux ordres du général Haddick , pénètre jusque dans Berlin , et fait contribuer cette capitale ; la reine et la famille royale se sauvent à Magdebourg. La Lusace étoit perdue ; la Silésie étoit attaquée par toutes les forces autrichiennes. Loin de lui , sa situation n'étoit pas meilleure , ses états sur le Rhin , sur la Lippe , sur le Vese ,

sur l'Ems étoient envahis. La seule armée qui fit cause commune avec lui , avoit capitulé à Closter-Severn. Quatre-vingt mille François , aux ordres du maréchal de Richelieu , dévoient le pays d'Halberstadt , menaçoient Magdebourg , et répandoient des partis dans toute la Marche. Une autre armée de quarante mille François , réunie à l'armée des Cercles , s'avançoit pour délivrer la Saxe. Le ban de l'Empire étoit publié , et ce n'étoit plus dans ce moment une sentence vaine ; cette armée combinée l'appuyoit , et avoit pris le nom menaçant d'*Armée d'exécution*. Assailli par tant d'ennemis à la fois , n'ayant plus ni un jour , ni un homme à perdre , pouvant être réduit à l'extrémité par un seul échec , étant exposé à perdre la Saxe , s'il veut défendre en personne la Silésie , et la Silésie , s'il s'attache à conserver la Saxe , Frédéric se détermine à repousser ce qui le serroit de plus près , et peut-être aussi ce qu'il sentoit le plus aisé à vaincre , il marche à l'armée combinée. La moitié de l'Europe le regardoit comme un grand aventurier dont le rôle alloit finir ; les gens éclairés se demandoient avec terreur ce qu'alloient devenir la liberté de l'Allemagne et le système politique du continent : les amis du génie et du courage contemploient avec émotion un des plus beaux spectacles

qu'ait jamais donné l'histoire, et osoient croire encore que le héros triompheroit de la fortune : lui cependant s'avançoit vers les événemens, ne négligeant rien pour se les rendre favorables ; sommant avec fierté le roi d'Angleterre d'être fidèle à ses engagemens, et de ne pas lâchement l'abandonner ; ne marquant en public aucun abattement, et dans l'intimité aucune espérance ; continuant dans ses délassemens de cultiver les lettres et de jouer de la flûte ; confiant à sa sœur, la princesse de Bareith, qu'il se feroit tuer, et adressant à Voltaire cette jolie épître en vers, la meilleure qu'il ait faite, qui commence par *Croyez que si j'étois Voltaire*, et qui finit par ces vers si remarquables dans la circonstance :

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

A la tête de vingt-cinq mille hommes seulement, il joint, près de Rosbach, l'armée de France et des Cercles, forte au moins du double, et le 5 novembre, en moins de trois quarts-d'heure, une manœuvre faite comme à l'exercice, la bat et la dissipe. Cinq mille prisonniers, beaucoup de drapeaux, d'étendards, de canons, une partie des équipages, sont les signes de la

déroute; il auroit pu détruire cette armée en la poursuivant, mais il n'avoit pas le loisir de combler sa victoire; et jamais les succès ne donnèrent à Frédéric cette ivresse qui fait perdre de vue le but principal. Il s'agissoit, après avoir sauvé la Saxe, de secourir la Silésie; il se remet en marche dès le lendemain avec son armée triomphante; en chemin, il apprend que l'armée qui défendoit cette province a été complètement battue sous Breslau, et de-là chaque moment lui apporte l'avis de nouveaux malheurs. Le prince de Bevern, général de cette armée, est pris quelques jours après dans une reconnoissance; Breslau, avec dix ou douze mille hommes de garnison, s'est rendu sans défense; Schweidnitz, avec six ou sept mille, a peu avant subi le même sort. De toute cette armée qu'il alloit renforcer, il ne lui reste plus que quelques débris qui le rejoignent avec peine, et qui apportent plutôt dans son camp le découragement que l'espérance. L'armée autrichienne fait, à la vérité, la faute de quitter, pour venir au-devant de lui, une position inexpugnable qu'elle occupe sous Breslau, mais elle est forte de plus de soixante-dix mille hommes; elle est fière de deux victoires, et elle a eu, pendant trois jours, le temps de reconnoître et de préparer la nouvelle position.

qu'elle a choisie; le roi de Prusse n'a que trente-cinq mille hommes, et ses troupes sont harassées de marches; celles de l'ennemi sont fraîches, et elles ont derrière elles une ville abondamment pourvue : s'il perd la bataille, il achève de ruiner son armée, et il reste sans ressources pour la campagne suivante : une victoire ordinaire même ne rétablit pas ses affaires, car rien n'est fait s'il ne reprend pas Breslau, et la saison est si avancée et si rigoureuse, que cela est presque impossible à espérer : il lui falloit une de ces batailles qui anéantissent l'ennemi, et dont les annales de la guerre offrent si peu d'exemples. En considérant toutes ces circonstances, l'imagination reste étonnée des dangers de la position de Frédéric, et de la grandeur de la résolution qu'il prit. C'est bien alors que se mesure toute l'étendue du génie et du caractère, et que le héros se montre avec des proportions qui tiennent plutôt de la Divinité que de la nature humaine.

Le 5 décembre, il arrive à la vue des Autrichiens. C'étoit à la même date, qu'un mois auparavant, il avoit gagné la bataille de Rosbach, circonstance remarquable, qu'il ne manque pas de donner comme un présage à ses soldats, et qui jette encore une sorte de merveilleux sur cette grande journée. Tandis qu'avec son

avant-garde, il poussoit un corps détaché de l'ennemi, qui étoit en avant de sa position, on lui ramène un de ses grenadiers qui avoit déserté deux jours auparavant : « Pourquoi » m'as-tu quitté ? dit Frédéric. Ma foi, sire, » (répond ce grenadier qui étoit françois) » les affaires vont trop mal. Eh bien ! répond » le roi, battons-nous encore aujourd'hui, si » je suis vaincu, nous désertérons demain en- » semble. » Et il le renvoie à ses drapeaux. Malheur à qui trouveroit ces traits trop petits pour l'histoire ! Plutarque ne les dédaigne pas. Ils mêlent quelque chose de doux à l'éclat de la grandeur, et ils reposent de l'admiration.

Une bataille livrée avec des forces si inégales, ne pouvoit se gagner que par l'habileté des manœuvres ; ce fut aussi le triomphe de l'art, et le génie du roi de Prusse associa à peine ses troupes à l'honneur de la victoire. D'abord il menaça l'aile droite de l'ennemi qui étoit la moins fortement postée, et profitant ensuite d'une hauteur qui cachoit le mouvement d'une partie de ses colonnes, il fondit, à travers une prairie marécageuse, que les Autrichiens croyoient impraticable, sur leur gauche qui étoit avantageusement placée, mais que par une faute inouïe, on avoit composée des trou-

pes de Bavière et de Wirtemberg. De-là, prenant leur position à revers, il emporta le village de Leuthen , qui étoit au centre des Autrichiens , et où ils tentèrent de se maintenir. Le combat dura à peine deux heures , les Prussiens ne perdirent pas deux mille hommes , et la déroute fut complète. Dans la bataille même, ils prirent cent cinquante canons et sept ou huit mille hommes. Quelques jours après, Breslau se rendit avec une partie des débris de l'armée qui s'y étoit renfermée. Liegnitz eut le même sort , avec trois ou quatre mille hommes ; il étoit trop tard pour penser à assiéger Schweidnitz ; enfin , cette bataille , ou ses suites , coûtèrent aux Autrichiens plus de quarante-cinq mille hommes , et en six semaines , le roi de Prusse remonta de la plus funeste position , au comble de la fortune. Aucun général ancien ni moderne ne peut s'honorer d'une campagne comparable ; elle dura neuf mois et demi , il y changea cent deux fois de camp ; il y donna en personne quatre grandes batailles , dont il en gagna trois , et la dernière offre le dénouement le plus brillant qui ait jamais couronné ces tragédies terribles.

Je me suis laissé aller à traiter avec quelque suite cette campagne immortelle ; mais , d'une part , les limites qui me bornent , et de l'autre,

le nombre prodigieux de faits qui s'offrent à moi, vont me forcer à marcher plus rapidement. Sans doute, une histoire militaire du roi de Prusse ne sauroit assez abonder en détails, et tout en seroit précieux pour des gens de guerre; mais dans son éloge, ces détails veulent être plus sobrement répandus, l'auteur ne doit pas l'écrire sous un seul rapport, et pour une seule profession, il doit tâcher à la fois de ne rien omettre, et de ne peser sur rien; il doit concilier à son héros des lecteurs de tous les genres, et se souvenir sans cesse qu'un homme de cet ordre appartient au genre humain tout entier. J'indique ici ce qu'il y a de plus difficile dans mon ouvrage, et l'écueil où j'échouerais; mais cette profonde et timide connoissance de ce que j'ai entrepris, ce respect pour mon sujet, sont peut-être le plus éclatant hommage qu'il soit en mon pouvoir de rendre au grand homme que je célèbre.

En 1758, Frédéric débute encore par des succès; il prend Schveidnitz, il entre en Moravie, et met le siège devant Olmutz : s'il se rend maître de cette place, il ne reste plus d'obstacle entre Vienne et lui. On a dit à propos d'Olmutz, ce qu'on avoit dit de Prague, qu'il auroit pu laisser cette ville derrière lui, et marcher tout droit en Autriche; et le malheur de

ce second siège a servi de même d'appui à la critique : mais pouvoit-il laisser derrière lui la capitale de la Moravie avec une garnison nombreuse ? S'il ne put pas couvrir la communication de la Silésie jusqu'à Olmutz , comment auroit-il couvert une communication plus allongée, interrompue par une place ennemie ? Pour une de ces pointes imprudemment heureuses, dans lesquelles on a eu des succès contre toutes les règles de l'art, il y en a cent qui ont été punies par des revers. Écoutons sur cela le roi de Prusse lui-même , dans une lettre qu'il écrit , en 1745 , au maréchal de Saxe :

« Quand je commençai la guerre , lui dit-
» il , j'étois sans expérience , et je voulois tou-
» jours aller en avant. Des malheurs me cor-
» rigèrent , et je vis que nous faisons un mé-
» tier où la réflexion doit sans cesse réprimer
» l'imagination. » Tous les critiques , le général Lloyd , entr'autres , qui , dans sa relation de la campagne de 1757 , se fait témérairement le Feuquières de Frédéric , ne font pas assez d'attention que les armées actuelles sont si nombreuses , si embarrassées d'artillerie , de cavalerie , d'équipages et d'attirails de toute espèce , que le soin de les nourrir devient , dans la tête du général , une pensée prépondérante , et qui enchaîne , ou du moins compasse toutes ses opé-

rations. C'est par cet heureux équilibre d'embarras, auquel se joignent les ressources réciproques de la science des positions, que les armées se contrebalancent aujourd'hui si longtemps dans une petite étendue de pays, et que les grandes conquêtes sont devenues presque impossibles. Gardons-nous, pour le bien de l'humanité, de désirer que la guerre change de système et de nature ; gardons-nous d'appeler son état actuel une dégradation de l'art ; car la perfection véritable de la science de la guerre consiste à rendre la défensive supérieure à l'offensive, et à mettre mutuellement les nations à l'abri de s'envahir.

La faute du roi de Prusse à Olmutz ne fut donc pas d'en faire le siège, elle fut de ne pas le faire avec assez d'habileté et de vigueur. Encore une fois, cette partie de la guerre a manqué à son génie et à ses troupes. La garnison et la bourgeoisie d'Olmutz firent des prodiges de valeur et de zèle : enfin, le siège traînant en longueur, il arriva ce qu'une longue et difficile communication rend presque toujours inévitable : le général Laudohn, qui dans cette occasion commença la gloire de son nom, attaqua et détruisit un grand convoi qui venoit à l'armée prussienne, et le roi fut obligé de lever le siège, et d'évacuer la Moravie.

Retiré en Saxe et en Silésie, Frédéric est obligé de s'y réduire à la défensive, et de courir aux Russes, qui menaçoient Custrin : il les attaque près de Zorndorff, les bat, leur prend cent cinq canons, et en délivre, pour cette année, son pays. Mais de semblables victoires l'eussent bientôt ruiné, car il lui en coûta douze mille hommes de sa meilleure infanterie. Les plus habiles manœuvres étoient presque en pure perte contre des troupes qui ne seremoient ni pour avancer, ni pour fuir; qui, lorsqu'elles se voyoient tournées, faisoient face à leurs flancs, ou derrière elles, et attendoient la mort où leur première disposition les avoit placées. A Zorndorff, les soldats russes se battirent jusqu'au milieu de leurs équipages, et montés sur leurs chariots; il s'en fit un horrible carnage. « Ces gens-ci, (disoit le roi) » sont plus difficiles à tuer qu'à » vaincre. »

De Zorndorff, Frédéric revole vers les Autrichiens; une des plus critiques et des plus glorieuses journées de sa vie l'y attendoit. Le maréchal Daun le surprend à Hochkirchen. Ce village, où appuyoit la droite, une partie de son camp et de son artillerie, tombent au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal Keith est tué en attaquant ce village, et au moment où ayant pris un drapeau des mains d'un enseigne de son régi-

ment , il combattoit à pied pour animer ses soldats. Frédéric profite, en grand général, de ce que Keith avoit fait en héros; il forme le reste de son armée, et à la faveur de plusieurs charges vigoureuses de sa cavalerie, il se retire à une demi-lieue de là, et présente de nouveau le combat au maréchal Daun, qui n'ose l'attaquer. Il est sans exemple dans l'histoire, et ce prodige du génie du maître et de la discipline de ses troupes, sera à jamais célèbre, qu'une armée aussi complètement surprise, et qui perd dans cette surprise sept ou huit mille hommes, cent cinquante pièces de canon, ses tentes, ses équipages, puisse rétablir son désordre, ou, pour mieux dire, n'y pas tomber, s'arrêter à quelques centaines de toises, et y braver, par sa contenance, l'ennemi qui a remporté sur elle un si grand avantage.

Après avoir bivouaqué deux jours dans cette position, Frédéric se retire à Gorlitz, laisse son armée aux ordres du prince Henri, vole avec un gros corps en Silésie, au secours de Neisse, qui étoit assiégé, en fait lever le siège, et revient, avec la même rapidité, empêcher le général Daun d'entreprendre contre Dresde, et le forcer de rentrer en Bohême pour y prendre ses quartiers d'hiver. Ce mouvement sans relâche, ces travaux toujours renaissans, éton-

noient ceux qui en étoient témoins, et tenoient du prodige pour ceux qui en étoient éloignés. On eût dit que c'étoient plusieurs hommes dans un seul; il se multiplioit en effet, et ses ennemis le trouvoient ou le craignoient par-tout.

Au milieu de tant de gloire, sa situation cependant devenoit fâcheuse; son armée, par une suite de sa constitution, et de la foiblesse intrinsèque de sa puissance, perdoit autant par la guerre, que celle des Autrichiens acquérbit. Ses remplacemens de recrues devenoient chaque jour plus difficiles et d'une plus mauvaise espèce. Les régimens avoient à peine le temps de se réparer et de s'exercer; il y en avoit plusieurs qui étoient privés de la ressource de leurs cantons occupés par l'ennemi. Les officiers frémissaient à la vue de la quantité de déserteurs, de vagabonds, de gens neufs ou suspects qu'ils avoient sous leurs drapeaux. La mort avoit frappé les meilleurs généraux du roi; il ne lui restoit guère que lui-même et son frère Henri, digne rival de ses talens et de sa gloire. Mais il lui falloit plus de deux corps d'armée; ces deux grands hommes ne pouvoient pas être par-tout, et où ils n'étoient pas, il y avoit plutôt des revers à attendre, que des succès à espérer.

Les armées autrichiennes; au contraire,

étoient, sous beaucoup de rapports, devenues formidables; elles avoient d'abord gagné par la pratique, une partie de ce qui leur manquoit du côté de la théorie. Ensuite, au lieu de se détériorer chaque jour par l'espèce de recrues, elles s'amélioroient sans cesse. Les provinces de cette vaste monarchie, à mesure que la guerre consommoit, fournissoient des hommes plus choisis; car on sait que c'est d'abord l'écume des nations qui est enlevée par les premiers enrôlemens. D'inépuisables levées venoient chaque année de la Hongrie, de la Croatie, de la Transylvanie, traversoient Vienne, et s'y enflammoient, en passant, de l'accueil de Marie-Thérèse, qui ne manquoit jamais de les voir défiler, de leur parler avec une familiarité touchante, et de leur recommander l'honneur de ses armes, en les appelant ses enfans. C'est la milice du monde à la fois la plus belle, la plus vigoureuse, la plus guerrière, et elle rappelle à l'imagination ces fiers soldats de Dace et de Pannonie, leurs ancêtres, qui furent si long-temps la terreur, et ensuite le soutien de l'Empire Romain.

Les généraux autrichiens avoient encore plus profité que les troupes, des exemples et des leçons de Frédéric. Ils s'étoient fait devant lui le seul système qu'ils eussent à prendre,

celui de ne pas se compromettre à des affaires de plaine et de manœuvre , et de le forcer à une guerre de positions et de postes. Ils se retranchoient toujours , même quand ils étoient supérieurs , et se couvroient d'une artillerie immense. Trois hommes principaux commandoient ou dirigeoient les armées impériales , et tous trois , avec un esprit et des talens différens , possédoient de grandes parties de la guerre : le maréchal Daun , de la sagesse , des lumières , une prudence qui nuisoit quelquefois à des succès éclatans ou complets , mais qui pouvoit rétablir des affaires désespérées , et qui n'exposoit jamais à des revers : le comte de Lascy , alors quartier-maître-général de son armée , une connoissance profonde de tous les détails , une grande habileté pour le choix des camps , et une audace de conception pour des projets offensifs , qui remédioit au défaut du maréchal Daun , et qui l'animoit et l'entraînoit quelquefois à entreprendre : le général Laudohn , qui , depuis 1758 , commanda toujours de grands corps d'armée , ce talent d'exécution , ce sang froid , ce coup-d'oeil dans les combats , qu'aucune théorie ne peut donner , et dont la nature ne fait présent qu'à ses favoris.

- La campagne suivante, Frédéric eut donc besoin de tout son génie pour faire face à ses revers.

Les Russes gagnèrent , sur le général Vedel , la bataille de Zullichau. Frédéric voulut réparer le malheur de son général, et les attaqua à Cunersdorff. Il les avoit tournés, et après le combat le plus terrible et le plus sanglant de la guerre, il étoit victorieux encore : Laudohn arrive, fond sur ses troupes harassées, et lui arrache la victoire. Le roi fit dans cette journée des prodiges de valeur ; il eut deux chevaux tués sous lui, et ses habits percés ; engagé dans la mêlée, il fut au moment d'être pris par la cavalerie ennemie. Sa disposition d'attaque avoit été très-habile, sa retraite fut un chef-d'œuvre ; mais le champ de bataille fut perdu pour lui, avec presque tout son canon, et son infanterie fut écrasée. Pendant ce temps-là, l'armée autrichienne s'emparoit de Dresde. Frédéric a besoin de rassembler toutes ses forces pour couvrir le reste de la Saxe ; mais il n'empêche pas Daun de lui porter un coup terrible à Maxen. Dix-huit bataillons et trente-cinq escadrons, aux ordres du général Finck, y sont enveloppés, battus et obligés de mettre bas les armes. Le roi qui vouloit inquiéter le flanc du maréchal Daun, fit peut-être une faute en ordonnant à Finck, de s'avancer jusqu'à Maxen, et de prendre cette position, sans se mettre lui-même assez en mesure de le retirer ou de le sou-

tenir ; mais Finck en fit une plus grande dans la manière littérale et aveugle dont il l'occupa. S'il se fût posté au défilé de Rheinhartsgrimm , qui est à une lieue en avant de Maxen , et qui le rendoit également maître du poste de Maxen , puisqu'il le tenoit derrière lui , il n'eût peut-être pas été battu ; il est plus vraisemblable encore qu'il n'eût pas été attaqué , car il fallut un piège aussi mal-adroit que celui où il s'étoit mis , et dont rien ne pouvoit le tirer , pour que la circonspection du maréchal Daun se déterminât à ce coup offensif. Quelques jours après , les Autrichiens enlevèrent encore trois bataillons prussiens auprès de Meissen. Le roi de Prusse opposa à ces revers , qui auroient fait rétrograder tout autre général que lui , son courage accoutumé ; il se rapprocha au contraire du maréchal Daun , fit des menaces d'attaque , appela à lui , pour quelques semaines , un corps de l'armée alliée , sous les ordres du prince héréditaire de Brunswick , déjà un héros dans la fleur de sa jeunesse , et devenu depuis celui de ses généraux qu'il a le plus tendrement estimé. De-là , il continua la guerre tout l'hiver , et les deux armées se maintinrent campées ou baraquées dans leurs postes , au milieu de toutes les horreurs des frimas.

Avant le roi de Prusse , cette manière de

prolonger la guerre dans la rigueur de la saison, étoit peu en usage. L'histoire du siècle dernier et du nôtre, offroit, dans ce genre, quelques exemples d'expéditions passagères. C'étoit au cœur de l'hiver que Turenne avoit délivré l'Alsace, que Louis XIV avoit envahi la Franche-Comté, que Luxembourg avoit tenté d'achever la conquête de la Hollande, que le maréchal de Belle-Isle avoit évacué Prague, et que le maréchal de Saxe avoit pris Bruxelles; mais aucun général ne s'en étoit fait une pratique constante: Frédéric la communiqua à ses lieutenans, et l'imposa à ses ennemis. Le duc Ferdinand de Brunswick, qui trouva sa gloire à l'imiter, fit, à son exemple et par ses instructions, des campagnes d'hiver. Aujourd'hui les armées s'y sont habituées, elles s'équipent et se pourvoient en conséquence; et il est trop malheureusement vraisemblable que la guerre a acquis, pour toujours, ce genre de calamité de plus. Il n'en faut pas faire un crime au roi de Prusse. Un état de crise toujours violent, qui l'obligeoit sans cesse à des partis extrêmes, et à se créer des ressources hors de la route battue, lui en fit une nécessité. Il faut seulement observer que ses guerres ont été par-là, dans le même espace de temps, plus pénibles et plus remplies d'événemens, que celles qui se fai-

soient avant lui, et que cette tête prodigieuse, sur qui tout le poids principal en a porté, n'a connu, pendant ce temps-là, ni ce relâche, ni ce repos dont la nature humaine semble ne pouvoir se passer.

La position du roi de Prusse devint bien plus critique encore en 1760 et en 1761; ses ennemis le serrèrent de plus près; et avec une réunion de combinaisons mieux entendues. L'armée de l'Empire, attachée aux Autrichiens, et toujours soutenue ou dirigée par eux, n'étoit plus un vain épouvantail. Les Russes avoient enfin senti que tant qu'ils iroient hiverner sur la Warta, et qu'ils ne sauroient pas profiter de leurs victoires, leur sang couleroit en pure perte pour la cause commune; ils s'étoient bien trouvés à Cunersdorff du secours des Impériaux, et leur plan étoit de se joindre désormais à eux avec une partie de leurs forces, tandis que l'autre prendroit enfin Colberg, et viendrait par la Prusse royale et par la Poméranie, donner la main aux Suédois. Ainsi toutes ces forces, en se rapprochant, rétrécissoient le théâtre de défensive du roi de Prusse, et lui laissoient moins d'espace, de temps et de ressources; c'étoit un lion enveloppé par des chasseurs qui ont enfin joint l'industrie au courage, et qui vont l'assaillir tous à la fois. Mais quel beau spec-

tacle que celui de l'énergie de la résistance, qui augmente en raison de l'audace de l'attaque! On croit Frédéric abattu par les événemens de la campagne de Cunersdorff et de Maxen. Son armée épuisée par les fatigues de l'hiver et par beaucoup de maladies, n'a pas pu se compléter. Un corps considérable de ses troupes, aux ordres du général Fouquet, vient d'être détruit à Landshutt: et c'est Frédéric qui prend l'offensive, et qui ose, faisant front aux Autrichiens avec une ligne de son armée, entreprendre avec l'autre le blocus et le siège de Dresde. Il est obligé de le lever, et au même moment il apprend que les Autrichiens ont pris Glatz. Les deux armées, en se côtoyant, marchent vers la Silésie. Tel étoit l'abattement, et il faut ajouter, la composition d'une partie des soldats prussiens, que, suivant un journal imprimé d'un officier de cette armée, il déserta deux mille hommes dans la seule marche du six août, de Gorlitz à Rothvasser. Le roi le sentoit, et, suivant le même journal, il fit assembler plusieurs fois les généraux et les officiers supérieurs des régimens, pour leur recommander avec des précautions détaillées, la quantité de *gens nouveaux*, ainsi les appeloit-il, dont son armée étoit remplie. Ces anecdotes ne font qu'ajouter à sa gloire et à celle du fond de

cette intrépide armée , qui , avec tant de vices intérieurs , fit encore tant de grandes choses.

Arrivé en Silésie , Frédéric s'y trouve dans la situation la plus périlleuse. Sa destinée semble toucher à son terme. Le quatorze août , il étoit dans le camp de Lignitz avec soixante-quatre bataillons et cent neuf escadrons , ce qui faisoit à peine cinquante ou cinquante-cinq mille hommes , environné de quatre armées , dont trois étoient supérieures ou presque égales à la sienne. Ces quatre armées devoient l'attaquer le lendemain , le maréchal Daun par son front , Laudohn par son flanc gauche , le général Beck par le flanc droit , le comte de Lascy , renforcé de trente-cinq mille Russes , par-derrière , et déjà toutes quatre elles étoient en mouvement. Frédéric l'apprend ou le juge ; dans la nuit , il dérobe sa marche , fond sur Laudohn , le bat complètement , lui prend cinq mille hommes , des drapeaux , des étendards , 85 canons ; et cette importante victoire , qui fut son salut , il la remporte à la vue du maréchal Daun , qu'il empêche en même temps de passer le ruisseau de Catzbach , pour venir au secours de Laudohn. Là , il combattit véritablement pour son trône et pour sa liberté. On frémit involontairement à la vue du sort que tant de gloire , tant de travaux , tant de ta-

lens , auroient pu subir. Il ne s'en fallut que de quelques heures peut-être , qu'il n'éprouvât la catastrophe de Charles XII à Pultawa ; et la postérité , qui passe légèrement sur les intermédiaires , pour ne s'attacher qu'aux dénouemens , et ne juger que par eux , ne l'eût peut-être mis qu'un peu au-dessus de lui.

Voyons cependant comme , toujours supérieur à la fortune , soit qu'elle le maltraite , soit qu'elle le favorise , il écrit au marquis d'Argens , après cette journée : « Autrefois , mon » cher marquis , l'affaire du quinze août auroit décidé la campagne , à présent ce n'est » qu'une égratignure. Il faut une grande bataille pour finir notre sort. Nous la donnerons , suivant toutes les apparences , bientôt , » et alors on pourra se réjouir si l'événement » est avantageux. Ne me parlez pas de dangers ; la dernière action ne m'a coûté qu'un » habit et qu'un cheval. C'est acheter à bon » marché la victoire. »

Voyons encore , car il est impossible de s'arracher à cette lettre , avec quelle élévation d'ame , avec quel héroïque abandon , il peint lui-même sa situation et son ame : « Jamais » je n'ai été de ma vie dans une situation » plus fâcheuse que cette campagne. Croyez » qu'il faut encore du miraculeux pour sur-

» monter toutes les difficultés que je prévois.
» Je fais sagement mon devoir dans l'occa-
» sion ; mais souvenez-vous que je ne dispose
» pas de la fortune , et que je suis obligé d'ad-
» mettre trop de casuel dans mes projets ,
» faute d'avoir des moyens d'en former de
» plus solides. Ce sont des travaux d'Hercule
» qu'il faut que je recommence sans cesse dans
» un âge où la force m'abandonne , où les in-
» firmités arrivent , et où l'espérance , seule
» consolation^e des malheureux , commence à
» me manquer. »

Et plus loin : « Je mène la vie d'un char-
» treux militaire. J'ai beaucoup à penser à mes
» affaires , et le reste du temps , je le donne aux
» lettres qui font ma consolation , comme elles
» étoient celle de ce consul , père de la patrie
» et de l'éloquence. »

Et cette phrase enfin , que le reste de sa vie et
la conduite qu'il a tenue depuis , rendent si
remarquable ! « Je ne sais si je survivrai à cette
» guerre ; mais je suis bien résolu , au cas que
» cela m'arrive , de finir mes jours dans la re-
» traite , au sein de la philosophie et de l'a-
» mitié. »

Tandis que Frédéric réparoit entre Breslau
et Schweidnitz son armée devenue presque
hors d'état d'agir par la fatigue , les maux de

toute espèce , et jusqu'à la disette qu'elle avoit endurée , ses ennemis , supérieurs en nombre , supérieurs en moyens , et pouvant se remplacer successivement dans leurs efforts , pénétroient dans le Brandebourg , et s'emparoiént de Berlin. C'étoient , d'un côté , les Russes , et de l'autre , un corps autrichien , aux ordres du général Lascy , réuni à une partie de l'armée de l'Empire. Il est donc encore forcé d'aller , en personne , délivrer sa capitale ; car il faut remarquer que jamais cet infatigable génie ne se déchargea sur les autres d'aucune opération importante , principe bien recommandable à tout homme qui gouverne ou qui commande , parce que la connoissance des hommes doit lui apprendre sans cesse , qu'il en est peu auxquels on puisse se fier , et qu'il n'en est aucun auquel on puisse se fier comme à soi-même.

A son approche , Berlin est évacué , et les ennemis se retirent. Mais Daun a remarché en Saxe , il est maître de Torgau , et il veut se réunir à l'armée de l'Empire , pour enlever au roi de Prusse le reste de cet électorat. Alors Frédéric donne cette mémorable bataille de Torgau où , comme à Kollin , tous ses efforts et le sacrifice d'une partie de l'élite de ses troupes menées plusieurs fois à l'attaque par lui-même , ne peuvent emporter la position de l'aile droite

des Autrichiens , fortifiée par la nature et par l'art , et garnie de deux cents pièces de canon. Frédéric y est blessé d'une contusion dans la poitrine , et il se retiroit avec les débris des troupes de son attaque , quand un hasard inoui lui met le champ de bataille et la victoire dans les mains. Le maréchal Daun , qui avoit combattu contre lui , avoit été plus grièvement blessé , et s'étoit fait transporter à Torgau ; la nuit approchoit , et les troupes autrichiennes , dans la sécurité de la victoire , s'étoient mises en arrière du champ de bataille , et avoient abandonné la hauteur de Siptitz , qui étoit sur leur front. Le roi de Prusse étoit en pleine retraite , et avoit déjà dépassé son aile droite qui , aux ordres du général Ziethen , couvroit sa marche ; déjà même ce général se mettoit en mouvement pour se retirer à son tour , quand une patrouille de hussards , qui éclairoit son flanc , vient lui apprendre l'imprudent mouvement des Autrichiens. Ziethen marche à la hauteur de Siptitz , s'en empare , et avertit le roi qui revient sur ses pas. Quelques troupes autrichiennes veulent se reformer et reprendre la hauteur , elles sont repoussées. Les Prussiens continuent de s'avancer , ils se rendent maîtres de plusieurs batteries abandonnées ou mal soutenues ; la nuit , l'absence de presque tous les

officiers-généraux, qui avoient été à Torgau complimenter le maréchal Daun sur sa blessure et sur sa victoire, augmentent le trouble des Autrichiens, et tout se retire en désordre vers cette ville, qu'ils abandonnent le lendemain après avoir repassé l'Elbe. Cette victoire, si imprévue pour Frédéric, ne fut pas assez décisive pour rétablir ses affaires, mais elle le fit respirer, elle le laissa, à la ville de Dresde près, maître de la Saxe, elle fit sur-tout sentir la distance immense que la discipline mettoit encore entre les deux armées. Ce fut en effet celle qui étoit victorieuse, qui manqua, au milieu de son succès, d'ordre et de vigilance, tandis que celle qui étoit battue, resta maîtresse de ses mouvemens, capable de profiter d'un hasard heureux, et en état de passer d'une retraite complète à une attaque audacieuse.

La campagne suivante, Frédéric ne put que se tenir sur la défensive; il confia au prince Henri celle de la Saxe, et se réserva celle de la Silésie, où les ennemis portoient tous leurs efforts. Il ne s'agissoit plus en effet pour lui de penser à attaquer; se soutenir à force d'art, et ne pas périr en attendant que l'épuisement de la guerre ou quelque événement politique engageât les alliés ennemis à la paix, voilà tout ce qu'il pouvoit prétendre. De grandes batailles

n'étoient plus même une ressource qu'il lui convînt d'employer; il n'avoit plus rien à hasarder; il n'auroit pas pu réparer un grand échec. Une partie de la campagne se passa à empêcher, ou du moins à tâcher de retarder la jonction des Russes avec les Autrichiens. Cette fois c'étoit la grande armée elle-même, aux ordres du maréchal Butturlin; enfin, elle s'opéra malgré le roi de Prusse. Alors il fallut se rapprocher de Schweidnitz; il fallut ne plus tenir la campagne, et s'enterrer dans des retranchemens. Quatre armées l'environnoient comme à Lignitz, et son ordre de bataille étoit en carré pour leur faire face. Son armée éprouvoit la cherté et presque les besoins d'une ville assiégée; on y passoit les nuits, ainsi que sur une brèche, les armes dans le bras, et une moitié des soldats veillant pour l'autre. Enfin, on n'osa pas l'attaquer, les Autrichiens disent que ce furent les Russes qui n'y consentirent pas, et cette espèce de blocus fut lui-même forcé de s'ouvrir pour la facilité des subsistances. Une diversion exécutée en Pologne par un corps que le roi détacha de son armée, eut son effet, et un convoi de cinq mille chariots, enlevé à l'armée russe, la força de se rapprocher de ses magasins. Frédéric acquit alors plus d'espace; il changea de position, et s'éloigna de Schweid-

nitz. Laudohn et le général Csernicheff, qui étoit resté à son armée avec vingt - cinq mille Russes, en profitèrent et emportèrent Schweidnitz l'épée à la main; mais les Russes ne furent que témoins de cette vigoureuse action, et les Autrichiens en eurent toute la gloire. Le roi de Prusse fut sensible à ce fatal événement, il écrivit au général Zastrow, qui commandoit dans cette place, et qui passoit pour un homme courageux : « Je suspends mon jugement, et » je souhaite que vous puissiez me mander, » comme François I^{er} à sa mère, après la bataille de Pavie : *Tout est perdu, hormis l'honneur.* » Il apprit en même temps la prise de Colberg, et l'enlèvement du général Knobloch à Treptow, avec trois bataillons et quelques escadrons. Memel, Königsberg, ses états de la Baltique, et de-là ses pays héréditaires même étoient ouverts aux armes russes. La campagne suivante ne pouvoit amener que les derniers désastres. Dans le même instant aussi, on découvrit une conspiration contre sa personne. Un gentilhomme silésien, qui avoit été au service de la maison d'Autriche, avoit concerté le projet, sans doute insensé, de le faire enlever au milieu de son quartier-général par un parti autrichien. Enfin, cette grande ame sembla une fois brisée par le malheur. Il

passa les mois de décembre et de janvier dans Breslau , triste , solitaire , renfermé chez lui , et n'allant pas même à la parade. Le colonel Guichard , un de ses favoris , plus connu sous le nom de Quintus-Icilius, qu'il lui avoit donné à cause de sa passion pour les légions romaines et pour l'antiquité , a consigné , dans des Mémoires manuscrits , et m'a répété plusieurs fois, qu'à cette époque et pendant une partie de cette campagne, il portoit du poison sur lui. On seroit fâché que cette anecdote ne fût pas vraie. Il y a quelque chose de si noble et de si touchant dans ce spectacle d'un grand homme ployé sous les adversités , et qui , sentant que son génie ne peut plus lutter contre le destin , se ménage en silence une ressource dans sa dernière infortune , et un chemin pour sortir de la vie.

Incapable cependant de négliger aucune ressource jusqu'à la fin , et semblable à ces pilotes qui font une manœuvre en touchant au naufrage , il avoit envoyé un de ses officiers , le jeune Goltz , au Kan des Tartares , pour le soulever contre les Russes , et cette négociation avoit réussi , quand un événement plus décisif vint à son secours. Elisabeth meurt , et Pierre III lui succède. Ce prince , né allemand , étoit voué au roi de Prusse sans le connoître ; il s'é-

toit pris d'adoration pour lui , sentiment noble quand il est fondé sur quelque conformité d'ame entre l'adorateur et le héros , mais qui n'est qu'un culte ridicule , quand l'adorateur est sans mérite , et quand son hommage prend les formes d'une singerie impuissante. Pierre III étoit vêtu à la prussienne ; son régiment des gardes du Holstein étoit dans le même costume ; et il eût donné son empire pour l'honneur d'être au service de Frédéric. A peine monté sur le trône , il fit donc assurer le roi de son attachement , et cesser les hostilités entre la Prusse et la Russie. Bientôt après , il fit une alliance avec lui , et il envoya à son armée un corps de vingt - cinq mille Russes auxiliaires , aux ordres de ce même général Csernicheff , qui avoit combattu , les années précédentes , avec les Autrichiens ; révolution singulière , et qui , avec d'autres exemples de ce genre que fournit l'histoire , fait bien voir que les nations se battent moins pour des intérêts réels , que pour les caprices de leurs souverains. Il envoyoit en même temps à Frédéric l'ordre de Russie , et lui demandoit d'être fait colonel d'un régiment au service de Prusse. Frédéric se prêta à cette comédie , qui lui valoit d'assez grands services , et en échange , il lui envoya l'ordre de l'Aigle-Noir , et donna son nom à un régiment russe.

Cette paix avec la Russie fut suivie de celle avec la Suède. Pierre avoit fait déclarer au sénat qu'il la vouloit, et la terreur qu'on avoit à Stockholm de la Russie, l'emporta sur le foible subside qu'on recevoit de la France. En un moment Frédéric passa donc de la position la plus désastreuse, à l'état le plus favorable; car si Pierre III eût continué de régner, on ne peut pas calculer le parti qu'auroit tiré le roi de Prusse de la puissance de son fanatique adorateur; pour le moment, fortifié du corps de Csernicheff, et rappelant à lui tout ce qu'il opposoit aux Russes ainsi qu'aux Suédois, il reprend l'offensive sur les Autrichiens, les rejette au-delà de Schweidnitz, et met le siège devant cette place.

Pendant ce temps-là, une de ces révolutions qui devoient faire sentir aux souverains des monarchies limitées le bonheur qu'ils ont de vivre eux-mêmes sous la garde des loix, précipitoit l'infortuné Pierre du trône de Russie dans le tombeau. La nouvelle impératrice rappela ses troupes et rompit le traité d'alliance, mais elle resta neutre; ainsi la face de la guerre n'en fut que peu changée. Frédéric continua donc son siège, et après trois mois de la plus belle défense, la ville se rendit avec huit mille hommes de garnison. Daun ne tenta qu'une fois

avec quelque vigueur de la secourir ; il fut repoussé , et il n'y revint pas. Peu d'objets , aux yeux d'un général de ce caractère , pouvoient compenser les hasards de l'événement d'une grande bataille ; et ce n'étoit pas sur-tout au moment où la paix paroissoit prochaine , qu'il lui convenoit de commettre , au sort de quelques heures , une réputation qu'il s'étoit faite en temporisant. Le prince Henri , que ses talens rendoient plus sûr de la fortune , battoit complètement à Freyberg l'armée de l'Empire , et se couronnoit ainsi du dernier laurier de la guerre.

La paix se fit en effet l'hiver suivant : le roi de Prusse n'y perdit pas un village. Quel beau résultat , après avoir combattu à lui seul plus de la moitié de l'Europe ! Louis XIV , avec des moyens immensément supérieurs , avoit aussi résisté à une ligue formidable ; mais une partie de la guerre avoit été honteusement malheureuse pour ses armes , et la paix lui avoit coûté de grands sacrifices. Ce que le roi de Prusse acquit au contraire , et ce qui a été inappréciable par le fruit qu'il en a tiré , ce fut cette consistance de gloire et de renommée , par laquelle il s'est maintenu en paix pendant le reste de sa vie , car il ne faut pas compter comme une guerre le léger orage de 1778. La

cour de Vienne n'osa plus penser à la Silésie : l'Allemagne , sous la sauve-garde de ce héros toujours armé , ne craignit plus pour sa liberté , et l'Europe sentit que l'équilibre de cette vaste république de souverains reposoit sur lui.

Arrêté par la pensée toujours présente du genre de mon ouvrage et des limites qu'il m'impose , combien cependant j'ai passé sous silence de titres de Frédéric à la gloire ! combien d'actions particulières et de petits combats , dont d'autres généraux composeroient leur réputation ! combien de marches savantes ! combien de retraites plus difficiles que des victoires ! combien de camps habiles ! combien de positions devinées ou créées par le génie ! et l'art de la distribution de ses forces , qui a toujours été tel , qu'avec des moyens trois ou quatre fois inférieurs à ceux des puissances alliées , il a fait face par-tout , et n'a jamais laissé sur toute la circonférence de sa défensive , l'ennemi compléter un succès ! et sa science pour les plans de campagne , science qui ne se bornoit pas aux siens seulement , mais qui embrassant l'Allemagne entière , le rendoit encore l'ame invisible de toutes les opérations de ses alliés ! et ce système continuel d'ordre , d'économie et d'industrie , par lequel il a soutenu une guerre si longue et si ruineuse , tirant parti des pays

ennemis, sans les dévaster, et du sien, sans l'épuiser, volant d'une frontière à l'autre, souvent inopinément et sans magasins préparés, étant rarement enchaîné par les subsistances, qui commandent si souvent aux autres généraux, et nous expliquant enfin, par sa manière de faire la guerre, ces prodiges d'activité que nous ne concevions pas dans l'histoire des anciens!

Ai-je assez fait remarquer que jamais il n'a combattu avec des forces supérieures, ni même égales, et que ses plus belles batailles, il les a gagnées avec des armées inférieures d'un tiers et quelquefois de moitié à celles de l'ennemi?

Ai-je parlé de son talent pour animer ses troupes, pour y maintenir, au milieu des plus grands revers, l'espoir et la confiance? Avec ses généraux, il étoit à la fois ferme et affectueux; avec les officiers particuliers, il avoit de la grace et de la dignité; avec les soldats, il étoit affable et caressant; il toléroit qu'ils lui parlassent familièrement; ils lui avoient donné entr'eux le nom de Fritz, qui est en allemand un diminutif de Frédéric, et les diminutifs, dans toutes les langues, ont une intention amicale: curieuse chose à observer que, tandis que les courtisans et les écrivains ne savent jamais donner aux princes que des surnoms de flat-

terie ou de grandeur , les soldats leur marquent toujours leur estime par des noms d'amitié ; les uns sont des esclaves qui décorent leur idole ; les autres , des compagnons qui témoignent de la bienveillance à leur chef. Quoi qu'il en soit , quand le roi de Prusse passoit dans les rangs de ses troupes ou à portée d'elles , il s'entendoit appeler Fritz , et il sourioit avec bonté. Dans le malheur et dans les fatigues excessives , il leur permettoit le murmure et même les sarcasmes ; il savoit que cela console un peu les hommes , et qu'une discipline éclairée doit tout voir , mais doit quelquefois ne pas tout entendre.

Quand il punissoit à la guerre , ce n'étoit jamais avec cruauté. Jamais il n'a fait couler le sang hors des combats. Soit effet de sa bonté naturelle , soit qu'il connût mieux que personne que la guerre a ses hasards , et le talent ses malheurs , jamais il n'a fait juger par des conseils de guerre , ses généraux battus. Il s'est toujours contenté , même envers les plus coupables en apparence , de les mettre aux arrêts ou en prison quelque temps , ou de leur donner leur démission.

Lorsqu'il récompensoit , car ses principes et ses moyens ne lui permettoient pas de faire des grâces , c'étoit avec une justice et une mesure , c'étoit en même temps avec une manière

et un charme qui devroient servir de leçon à tous les souverains. On pourroit citer de lui beaucoup de mots qui ont surpassé des bienfaits. On a conservé dans son armée et dans son pays beaucoup de lettres de sa main, auxquelles les particuliers ou leurs familles mettent bien plus de prix qu'aux récompenses qu'elles ont accompagnées. Y a-t-il rien à la fois de meilleur, de plus spirituel et même de plus politique, dernière considération qu'il n'est pas défendu à un roi de concilier avec la bonté, que la lettre suivante, qu'il écrivit à madame de Forcade, veuve d'un de ses officiers-généraux, et mère de vingt-trois enfans, dont onze étoient vivans? « Je profite du premier moment
» de ma convalescence, pour vous faire con-
» noître la part que je prends à la perte que
» vous avez éprouvée, et ce que je veux faire
» pour soulager votre juste douleur. Je vous
» donne une première pension de 500 écus,
» pour les longs et fidèles services que m'a ren-
» dus votre époux; une seconde de pareille
» somme, en considération de votre heureuse
» fécondité; et une troisième, également de
» 500 écus, pour vous aider à élever vos en-
» fans. Je n'ai plus qu'à vous recommander
» de faire en sorte qu'ils marchent sur les
» traces de leur père. » Malheur au pays où

cette lettre ne seroit pas trouvée touchante , et où l'analyse qu'elle contient paroîtroit petite et parcimonieuse ! Les esprits y seroient à la fois bien légers et bien corrompus par l'habitude de solliciter sans pudeur, et de voir donner sans motif.

Autant le roi de Prusse connoissoit ce qui flatte les hommes séparés, autant avoit-il étudié ce qui peut les animer quand ils sont réunis. Il avoit tiré de l'inépuisable trésor de l'opinion, une infinité de moyens de récompenser ou de punir ses troupes. A la suite de plusieurs actions mémorables, il leur écrivit ou fit mettre à l'ordre des discours de remerciemens. Après la bataille de Hohenfriedberg , où le régiment de Bareith, dragons , battit à lui seul vingt bataillons , et leur prit soixante-sept drapeaux , il adressa à ce régiment un diplôme écrit de sa main, où tous les officiers présens au combat sont nommés. Par ce diplôme , il donne au régiment , *en signe éternel de sa reconnaissance* (ce sont ses termes) , un nouveau cachet avec des emblèmes qui rappellent cette journée, et de plus le droit de battre la marche des grenadiers , et sur leurs tymbales , celle des cuirassiers. Le général Gesler et le colonel Chazot, gentilhomme normand , qui commandoient ce régiment , obtinrent la permission d'ajouter à

leurs armes un écusson , avec l'aigle prussien , le nom de Friedberg , et les chiffres 20 et 67 qui désignent le nombre des bataillons vaincus et des drapeaux pris. Il a accordé ainsi à plusieurs régimens des distinctions du même genre , aux uns de battre des marches particulières , à d'autres de porter des chapeaux bordés , des bonnets de grenadiers , des inscriptions à leurs drapeaux. Il y a des régimens qu'il a humiliés par des privations de la même espèce , à la suite d'occasions où ils s'étoient mal conduits. Le régiment de Bernbourg ayant foiblement combattu , en 1760 , à la grande sortie de Dresde , fut dépouillé de ses sabres et de ses galons , et ils lui furent rendus après la bataille de Lignitz , où il s'étoit distingué. A Berlin , les étrangers même ne voient pas , sans émotion , cette place aux angles de laquelle il a fait élever les statues de Schverin , de Keith et de Vinterfeld. Quand je la visitai il y a quinze ans , il restoit un quatrième piédestal qui étoit vacant , et ce monument incomplet , qui a depuis été consacré au général Seydlitz , me paroissoit avoir un but auguste et profond , celui d'attendre un héros , et peut-être de le former.

On a voulu quelquefois diminuer le mérite de tout ce que le roi de Prusse a fait de pro-

digieux à la guerre , en exagérant les avantages qu'un roi qui commande ses armées a sur un simple général. Tout, dit-on , s'abaisse devant son autorité, tout brûle de se signaler à ses regards ; sa volonté applanit les obstacles , son exemple entraîne tout. Oui , si ce roi a du talent et du caractère. Mais transportez un roi ordinaire dans son camp , sa présence devient un embarras, les intrigues de sa cour l'y suivent, toutes les résolutions deviennent timides , on n'ose rien hasarder , on ne veut pas le compromettre , on pense toujours à sa sûreté , et à ce qu'on appelle encore basement sa gloire. On verra donc , si on y réfléchit , que ces prétendus avantages tiennent bien plus au personnel qu'à la dignité , et qu'il n'y a pas une position ni un lieu où les prestiges du trône agissent moins sur les esprits , qu'à la guerre et au milieu d'un camp. Les hommes n'y reconnoissent guère d'autre empire que celui du talent. Placez , au milieu d'une bataille ou d'une situation difficile , un roi qui ne sait pas commander , à côté de l'homme habile qui le dirige et qui le détermine , vous verrez dans ce moment de besoin pour qui sont les vrais hommages , et sur qui seront fixés tous les yeux. Oui , sans doute , un roi qui commande lui-même a l'avantage de pouvoir hasarder plus, et de n'être

responsable à personne ni de ses fautes, ni des événemens. Mais en le supposant médiocre, pense-t-on qu'il en profite, et que cette puissance illimitée ne soit pas même un poids pour lui? Augmentez la crise et le danger des situations, il lui deviendra encore plus difficile de résoudre. Quand le roi de Prusse étoit réduit à la dernière extrémité, avant Rosbach et Lissa, avant Lignitz, pendant une partie de la campagne de 1761, quand un seul échec pouvoit le précipiter dans l'abîme, croit-on qu'il ne dût pas être plus agité et plus tourmenté de l'événement? Croit-on qu'il ne lui fallût pas plus de courage et de résolution, que s'il ne se fût pas agi de sa propre destinée, et que s'il eût commandé l'armée d'un autre?

En examinant et en pesant tout, si on cherche donc la place que Frédéric mérite parmi les généraux, si on le compare à tous les anciens et à tous les modernes, un seul nom, celui de César, doit s'avancer pour se placer à côté du sien. Mais comme la mesure de la gloire doit être en raison des moyens, des obstacles, des rivaux, des circonstances, tous ces objets de parallèle me semblent encore à l'avantage de Frédéric. Il a combattu bien plus que César; il a gagné bien plus de batailles, et des batailles bien plus savantes; il s'est créé une puissance,

une armée, une discipline, et jusqu'à la science avec laquelle il a vaincu ; il n'a pas eu dans les mains les moyens d'un grand empire , mais ceux d'un royaume au berceau , et d'une petite nation à peine comptée parmi les nations. Il a eu en tête , non des peuples amollis ou des barbares à demi armés ; non des ennemis inférieurs ou égaux , mais presque toute l'Europe à la fois conjurée contre lui , et les armées les plus aguerries du globe. Enfin , après une guerre brillante , et qui auroit déjà suffi pour lui faire une grande renommée , il a combattu pendant sept ans , non plus par ambition , non plus pour des conquêtes , mais pour ses foyers , pour sa couronne , et toujours sur le penchant d'un précipice , et cette guerre de sept ans , de laquelle il est sorti triomphant et tout entier , est la plus mémorable qui se soit jamais faite entre des peuples policés , soit par la quantité des combattans , soit par le nombre et par l'importance des batailles , soit par les grandes leçons de l'art.

J'ai parlé de ce que Frédéric a fait à la tête de ses armées , et ce n'est encore qu'une partie de sa belle carrière. Il a été , pendant la moitié de son règne , le Dieu de la guerre , on va le voir , pendant l'autre moitié , le Dieu de la paix. Il a combattu pour lier ses possessions éparses ,

pour former et ensuite pour maintenir sa puissance. Il a , pour rappeler la belle expression de son testament , *élevé son armée aux victoires*. Maintenant ces grands objets sont remplis, il s'arrête , il s'assied sur ses trophées , et son génie va travailler sur un nouveau plan.

D'abord il met à profit le calme et les économies de la paix , pour faire oublier à son pays les désastres de la guerre ; il efface les traces des incendies et des dévastations , il rebâtit , il répare , il repeuple ; sa bienfaisance semble s'être imposé la tâche d'expier , de tout côté , sa gloire. Un de ces ministres , fidèles serviteurs de leur maître , qui croient avec raison qu'une bonne administration a tout à gagner à publier les détails et les résultats de ses opérations , quand elles sont des succès ou des bienfaits , a fait imprimer l'année dernière , (1786) un mémoire qui rend compte de tout ce que Frédéric a fait , depuis la paix de 1763 , pour la prospérité de son pays. On y voit près de deux cents millions employés en améliorations et en actes de bonté ou d'encouragement , six cents villages créés , des friches ou des marais immenses rendus à l'agriculture , beaucoup de manufactures établies , les exportations considérablement augmentées , la population qui , en Angleterre et en France , se maintient avec peine

à son ancien niveau, ou s'élève bien foiblement au-dessus, accrue de près d'un tiers, depuis son avènement au trône. Quand quelques-uns de ces résultats seroient un peu exagérés, ce qui resteroit de vrai prouveroit toujours que non-seulement il a fortifié sa puissance de tout ce qu'il a acquis, mais qu'il a beaucoup amélioré tout ce qu'il possédoit ; résultat bien rare pour les rois guerriers, qui souvent ruinent leurs peuples pour leurs conquêtes, et ne font, en s'agrandissant en apparence, qu'affoiblir en réalité leurs successeurs.

On accuse Frédéric d'avoir fait beaucoup d'actes d'administration despotiques ou malentendus, tels que d'avoir falsifié les monnoies, d'avoir formé un trésor immense, ce qui ôte des capitaux à l'industrie, et de l'activité à la circulation ; d'avoir mis dans sa main les péages, les forêts, les postes aux chevaux, les fabriques, tous les établissemens lucratifs, comme des moyens indirects d'imposer et d'opprimer ses peuples ; d'avoir introduit dans ses Etats la finance française, et jusqu'à des traitans de cette nation pour la régie de ses accises et de tous ses droits. On ajoute, qu'en même temps que dans son pays il a mal-adroitement attiré à lui toutes les sources de richesse, il a gêné la liberté de ses sujets sous beaucoup de

rapports , tellement qu'un homme riche n'y peut ni vendre ses terres , ni vivre hors du pays , ni marier ses enfans à son gré , et que la puissance souveraine y observe sans cesse toutes les fortunes , avec l'avidité du fisc et les formes de l'inquisition.

Je n'entreprendrai pas de justifier le roi de Prusse sur tous ces reproches , car il y en a de fondés. Les plus grands génies ne sont pas destinés à être créateurs dans plusieurs genres , et il y en a où ils restent soumis à tous les préjugés de leur jeunesse. Le roi de Prusse n'avoit pas profité des nouvelles lumières qui se sont répandues sur l'économie politique , il étoit , sur ce point , resté en arrière de son siècle ; il n'avoit pas voyagé ; ainsi l'étude des pays étrangers , et ces idées justes et dégagées de prévention , qui ne peuvent naître que de comparaisons réfléchies , manquoient à son expérience. Mais il y a aussi une partie des reproches qu'on lui fait , qui se sont accrédités , ou qui ont été grossis sans examen. Il n'a , par exemple , jamais altéré en entier ses monnoies. Ce ne fut que pendant la guerre de sept ans , guerre qui lui donnoit tous les droits de la nécessité , qu'il eut recours à la ressource toujours foible et mal-entendue d'en fabriquer pour quelque millions à un faux titre ; mais comme il les ré

pandit à main armée chez ses voisins, et qu'il en empêchoit, autant qu'il le pouvoit, le retour dans son pays, cette mauvaise opération, qui ne devient point par-là plus excusable, fut plus funeste aux étrangers qu'à ses peuples.

S'il a formé un trésor, et si ce trésor est bien supérieur, comme on le dit, à tout le reste du capital qui est en circulation dans ses Etats, il a pu manquer de proportion et de justesse dans sa prévoyance; mais il est aisé de prouver que dans sa position, avec son système politique, n'ayant pas dans son pays les ressources que la richesse et le crédit donnent aux grandes monarchies, il lui falloit un trésor, et ce trésor n'y doit plus être considéré que comme un moyen de force, mis en réserve par la prudence. C'est par ce trésor, que toute l'Europe lui connoissoit, qu'il pouvoit en imposer à ses ennemis, menacer avec poids, se passer de recourir à des subsides de la part des puissances étrangères, et donner ainsi à sa politique plus de caractère et d'indépendance. C'est par ce double moyen, d'un grand trésor et d'une grande armée, qui s'appuyoient mutuellement, qu'il s'est maintenu dans une si longue et si glorieuse paix pendant le reste de sa vie; et dans ce cas, il faut convenir que ce trésor n'étoit pas un capital tout-à-fait frappé de stérilité.

lité, et qu'il en a retiré un assez gros intérêt. N'étant que prince royal, et composant alors sa réfutation de Machiavel, il avoit le germe tout entier de cette profonde vue, quand il dit que ce n'est que par une armée et un trésor tout à la fois, qu'un prince peut s'assurer la paix, et *que ce sont des épées nues qui contiennent les autres dans le fourreau.*

Quant à ces gênes rigoureuses auxquelles le roi de Prusse a soumis la liberté civile, et jusqu'à la fortune de ses sujets, sans doute on doit en blâmer tout ce qu'elles ont pu avoir, dans quelques occasions et envers quelques individus, d'oppressif et d'injuste; mais il ne faut pas aussi envisager la Prusse, accoutumée par les prédécesseurs de Frédéric à un régime bien plus despotique, avec ces préjugés délicats sur la liberté et sur les droits de l'homme, que pourroit avoir un Anglois ou un Américain. Il faut croire que dans un pays pareil, où les grosses fortunes sont en petit nombre, où le numéraire est rare, où un grand commerce extérieur et maritime ne pourroit pas en réparer la perte, le gouvernement est obligé de veiller sur des objets qu'en France ou en Angleterre il peut abandonner au hasard, et à cette fluctuation générale qui y maintient, ou remet à peu près tout en équilibre. Que deviendrait en effet

bientôt un pays comme la Prusse , si on y fa-
vorisoit le luxe des marchandises étrangères , si
on y encourageoit le goût des voyages, si on y
permettoit aux citoyens riches de donner leurs
filles à des étrangers, aux grands propriétaires
des terres de vendre leurs fonds pour aller
s'établir dans d'autres pays, ou, sans les vendre,
d'y consommer leurs revenus ? Peut-être tous
ces abus de négligence ou d'abandon font-ils
encore des maux sensibles à nos pays riches et
robustes ; et en Prusse , ce seroient des plaies
profondes et incurables.

Maintenant , si on pouvoit penser au loin ,
que ce prince n'a élevé sa grandeur , n'a en-
tretenu son armée , n'a formé son trésor , qu'en
opprimant et en ruinant ses peuples, je n'oppo-
serai à cette fausse opinion , que l'état de son
pays même. Les habitans n'y sont pas foulés ,
les impositions sur les terres , sur-tout , y sont
foibles , bien réparties et sagement levées ; il
ne les a pas augmentées pendant son règne ; c'est
sur les droits d'entrée et de consommation
qu'ont porté presque tous ses accroissemens de
revenus. Ses troupes , loin d'être une charge
pour son pays , y reversent une partie des im-
pôts ; et comme il n'a de grandes garnisons qu'à
Berlin , à Potzdam , à Breslau et à Magdebourg ;
comme il n'a pas , ainsi que nous , de fron-

tières armées , et où les troupes sont entassées à la paix , elles sont répandues et dispersées dans ses Etats , de manière que tout participe aux avantages qu'elles répandent. Enfin , comme c'est par les résultats qu'il faut toujours juger les gouvernemens ; comme il faut moins considérer ce que les impôts coûtent aux peuples , que ce qu'ils leur laissent ; dans quelque province des Etats du roi de Prusse qu'on porte ses pas , on trouvera de beaux villages , des habitans bien nourris et bien vêtus , une culture intelligente et animée ; les sables du Brandebourg même offrent ce tableau d'aisance , on y voit par-tout des déserts peuplés , et l'aridité rendue féconde , spectacle qui de la joie conduit à l'amertume , quand la pensée se reporte sur d'autres pays que leur climat , leur ciel , leur sol destinoient à l'abondance , et que leur gouvernement a couverts de friches et de malheureux , contre les intentions de la nature.

On s'attendoit que fatigué de guerre et rassasié de gloire , avançant d'ailleurs dans l'âge du repos , Frédéric ne prendroit plus peu à peu le même intérêt à des détails militaires de paix. En effet , chez presque tous les hommes , quand le foyer des passions s'éteint , quand le besoin et le ressort du mouvement commencent à s'affoiblir , il se fait une révolution sensible et

quelquefois totale dans le caractère, dans les goûts, dans les occupations; c'est ainsi que Dioclétien et Charles - Quint se lassèrent de l'Empire, et allèrent finir leurs jours, l'un dans une cellule, et l'autre dans ses jardins. Mais c'étoit moins par chaleur de sang et par ambition que Frédéric s'étoit voué aux armes, que par un calcul de nécessité, et par un système réfléchi. Ainsi les années n'apportèrent de changement ni à sa conduite, ni à son genre de vie. Il continue de fortifier et d'améliorer son armée, comme la base fondamentale de sa politique. Il sent que s'il se relâchoit, que s'il laissoit percer dans ses propos ou dans ses actions le plus léger mouvement de dégoût des détails, toute cette machine se détendrait bientôt : car dans les armées, comme dans les nations, tous les yeux sont fixés sur le chef, et dès qu'on a surpris le secret de sa foiblesse ou de son indifférence, tout se croit dispensé de servir et d'obéir.

Frédéric, chargé d'années et de victoires, présidera donc encore, jusqu'à la fin de ses jours, aux détails d'une parade, d'une garnison, d'un camp, comme lorsqu'il étoit dans la première ferveur de sa jeunesse, et qu'il attendoit de cette assiduité la fortune de sa maison et l'éclat de ses armes. Qui osera, dans son armée,

négliger ces détails, quand Frédéric les juge toujours dignes de lui ? Qui osera se plaindre d'un joug sous lequel Frédéric vient, chaque jour, courber sa gloire ? A son exemple, son armée est pleine d'officiers blanchis sous les travaux. Leur âge, leurs grades, leurs blessures, rien ne relâche pour eux les liens du devoir ; leur zèle leur rend encore tout le feu de la jeunesse, et dans les exercices de la paix, ils répètent sans dédain ce qu'ils ont pratiqué dans les combats.

Cette guerre si glorieuse, de si grands résultats dus à la science et à la discipline, avoient pu faire croire cette armée parvenue au dernier point d'instruction. Mais sept ans d'expérience, sept ans de succès et de revers, mêlés par conséquent de fautes, y ont encore agrandi la théorie ; toutes les armes y ont acquis des idées nouvelles ; dans toutes il s'est formé des officiers généraux consommés, et qui vont briguer à la paix tout l'honneur que peut procurer la paix, celui de perfectionner et de faire remarquer par Frédéric les troupes qui leur sont confiées. Le général Seydlitz met la dernière main à la cavalerie, et celle de son inspection devient le modèle de toute celle de l'armée prussienne ; il lui donne cette audace, cette rapidité de mouvement, cette impétuosité de charge qui lui

restoient à acquérir, et qui forment le complément des grandes vues de Frédéric sur cette arme. Par-tout ailleurs elle se consume dans la poussière des manéges, elle flotte de principe en principe, ou plutôt d'erreur en erreur; elle multiplie les évolutions, croyant multiplier ses moyens d'agir; elle ne s'exerce qu'en petits escadrons, en petits régimens, en petits corps, au moyen de quoi elle n'a aucune habitude ni des grands fronts, ni des grandes distances, ni de ces mouvemens par lesquels une ligne ou une aile entière doit renverser, tourner, envelopper l'ennemi, enfin décider ou rétablir un combat. Ce n'est qu'en Prusse que les cavaliers et leurs officiers ont cette assurance, cette hardiesse à manier leurs chevaux qui, en semblant les confondre avec eux, rappelle l'idée des centaures de la Fable; ce n'est que là que le nombre des évolutions est sagement restreint à ce qu'on fait, et à ce qu'on peut faire devant l'ennemi. Ainsi, se mettre en colonnes, parcourir de grandes distances, à différentes allures, se former en bataille, et aboutir au mouvement de charge qu'elle recommence, et auquel elle se familiarise sans cesse, voilà à quoi toutes les manoeuvres de cette cavalerie se bornent. Ce n'est que là qu'on voit des rassemblemens de soixante ou quatre-vingts escadrons, et d'escadrons de cent

trente ou centquarante chevaux effectifs, ayant des surnuméraires derrière eux, donner la représentation de ce qu'une aile de cavalerie bien commandée peut exécuter à la guerre; ce n'est que là qu'on voit huit ou dix mille chevaux faire des charges générales de plusieurs centaines de pas, s'arrêter en ordre après les avoir faites, et quelquefois les recommencer d'un second mouvement contre une nouvelle ligne ennemie qui est supposée se présenter. Dans tous les camps, à ses revues, toutes les fois que Frédéric voit sa cavalerie, c'est à ces charges importantes qu'il met le plus d'attention et de prix. Il va se placer au-devant d'elles et sur leur flanc, en faisant figurer par quelques cavaliers la pointe de l'aile ennemie. Au signal, la lice s'ouvre, tout s'ébranle, le mouvement s'accélère par degrés, la terre retentit au loin, bientôt on ne voit plus qu'un nuage de poussière, au milieu duquel on entend comme l'approche d'un torrent; la ligne va toucher à l'ennemi, elle baisse la main, s'élève sur ses étriers, et présente le fer avec de grands cris; le but est atteint, tout-à-coup elle s'arrête, on n'entend plus que la voix des commandans qui raccor-dent leurs escadrons, et à travers les éclaircis de la poussière qui commence à s'élever, on apperçoit la ligne entière, et dans un parfait

alignement. Quel beau spectacle que de pareilles charges de cavalerie ! On ne les voit pas sans un frémissement mêlé d'admiration ; on se rappelle cette belle expression de l'Ecriture, quand elle compare les nuages portés par les vents , à un ouragan de cavalerie : *Sicut procellam equestrem*. Qu'il y a loin de-là à l'inutile et petite pompe de nos anciens tournois ! Quel grand résultat d'ordre , de discipline et d'instruction à se mettre sous les yeux quand on est souverain , et qu'on conçoit , en le voyant, que Frédéric ait pu le préférer au faste d'une cour , et s'y complaire jusqu'à la fin de sa vie !

L'infanterie prussienne , qui avoit moins de progrès à faire, tend aussi, d'année en année, à une perfection plus accomplie. De nouvelles baguettes cylindriques, et que le soldat n'est pas obligé de retourner deux fois en chargeant son fusil , augmentent encore la célérité de son feu. Saldern et Mollendorff, ses deux plus habiles inspecteurs, y introduisent beaucoup de principes qui abrègent l'instruction, et qui assurent les résultats. Ils ajoutent, entr'autres, la théorie des points de vue et des méthodes d'alignement ; théorie qui de l'infanterie passe bientôt à la cavalerie , et au moyen de laquelle la marche en bataille , les directions des colonnes , les forma-

tions de lignes entre des points donnés , sont assujetties à une précision mathématique; théorie que les armées étrangères cherchent aujourd'hui à s'approprier , mais que de petits esprits emploient avec trop de minutie et de servitude , et qui n'est encore appliquée à propos et avec intelligence , que dans le pays où elle est née.

Au milieu de toutes ces améliorations , la constitution prussienne n'éprouve cependant pas le plus léger changement. Ce sont des perfectionnemens intérieurs , qui ne portent pas atteinte à la machine , et qui s'incorporent à elle. Tandis que toutes les autres troupes de l'Europe se bouleversent , se tourmentent , s'épuisent en tâtonnemens et en incertitude , cette armée seule est stable et tranquille ; toutes ou l'imitent , ou la contrefont ; elle seule n'emprunte rien , ne copie rien , reste ce qu'elle est , et sûre de sa supériorité sur les points importants , elle a le sage orgueil de conserver jusqu'à ses défauts.

Frédéric , avec cette armée formidable , n'a plus qu'un but , celui de vivre en paix , et de la maintenir autour de lui. Il faut pour cela qu'il se conserve , relativement à ses voisins , dans la proportion de puissance à laquelle il s'est élevé ; s'ils ne s'agrandissent pas , il n'a pas besoin de

s'accroître ; s'ils veulent s'agrandir ; il faut qu'il s'y oppose , ou qu'il s'agrandisse dans la même mesure ; il a donc les yeux ouverts , il observe leurs prétentions , il veille sur leurs mouvemens. Dans la situation vigoureuse et respectable où il s'est mis sous tous les rapports , il est bien sûr qu'on n'osera ni rien envahir , ni même rien projeter , sans le consulter ou sans le craindre. L'impératrice de Russie dispose du trône de Pologne ; sous prétexte de soutenir le roi qu'elle a fait , et d'appaiser les troubles , elle a ruiné et avili cette malheureuse nation ; elle veut ensuite se payer par ses mains de ce qu'elle appelle dérisoirement sa protection et ses bons offices ; elle desire plusieurs provinces qui la touchent , mais elle sent que l'Autriche et la Prusse ne supporteront point cet agrandissement , et elle leur propose de prendre part aux dépouilles de l'infortunée république. La cour de Vienne oublie que la Pologne a sauvé , un siècle auparavant , Vienne et l'Empire ; elle se laisse aller à l'envie d'acquérir un pays superbe et immense au-delà des monts Krapacs , qui deviendra son lot. Pourquoi Frédéric , dont les Polonois n'ont pas délivré la capitale , et qui ne doit aucun ménagement à un roi qui n'est pas son ouvrage , seroit-il plus scrupuleux que les deux impératrices ? Ce qu'il demande pour sa part est pour lui

d'une conséquence bien plus importante encore que ce qu'acquièrent ses voisins; c'est un ancien démembrement de la Prusse, c'est une des provinces de la Pologne la plus riche et la plus peuplée; c'est à la fois la clef de la Vistule et celle de Dantzick, qui tôt ou tard doit tomber dans ses mains; c'est ce qui va lui donner, dans cette partie, une consistance et un arrondissement inappréciables. Les deux cours de Petersbourg et de Berlin étant d'accord, font la part de la cour de Vienne. Elles établissent leurs prétentions, inventent des droits, publient des manifestes, consomment le partage, et toute l'Europe, muette d'étonnement et d'impuissance, est réduite à s'applaudir tout bas de ce qu'ayant écarté tous les préjugés, et pouvant tout envahir, elles n'avoient pas tout partagé. Cela ne peut s'expliquer en effet que parce que les hommes en général et les souverains même, conservent presque toujours un reste de pudeur dans les injustices qu'ils commettent; peut-être aussi les trois cours trouverent-elles qu'il convenoit à leurs intérêts respectifs de laisser en avant de leurs frontières, un grand pays qui les sépare, et qui est toujours à leurs dispositions, sans qu'elles puissent jamais en rien craindre.

Quelques années après, le caractère de Fré-

déric eut occasion de se montrer d'une manière plus éclatante et plus noble. La succession de Bavière s'ouvrit par la mort de cet électeur ; elle est dévolue, par la nature et par les traités, à la branche Palatine ; mais la cour de Vienne en réclame une partie ; elle y avoit , en effet, quelques légers droits ; mais elle avoit, par-dessus tout , ceux de la convenance , droits que la guerre peut couronner , parce que la guerre est le règne de la force, mais que la politique, qui devoit avoir la justice pour base , a trop souvent le tort d'admettre. L'Allemagne tremble, la France se tait , Frédéric seul s'oppose aux prétentions de la cour de Vienne. Il représente, il discute, il parle d'abord avec modération , et ensuite avec fermeté. La cour de Vienne insiste, et ne se relâche pas ; il entre alors en Bohême avec cent vingt mille hommes. La Saxe, éclairée sur ses véritables intérêts par deux guerres désastreuses, joint son armée à ses drapeaux. L'Empereur défend la Bohême en personne avec une masse de forces au moins égale ; il commande une armée dont il s'est beaucoup occupé depuis dix ans, et qui balance l'instruction prussienne par d'autres avantages ; il a sous lui Laudohn et Lascy, il est lui-même éclairé, actif, infatigable, brûlant de se signaler, et plein de respect pour le génie de Frédéric, sans que

ce sentiment lui ôte ni le courage , ni l'espérance. L'Europe , dans un silence mêlé de terreur , croit que des fleuves de sang vont couler. Mais Frédéric ne vouloit qu'appuyer vigoureusement les négociations déjà entamées à Vienne par la médiation de la France; il étoit sûr des dispositions de Marie-Thérèse pour la paix; infirme , usé par les années , plus usé encore par ses travaux , il ne lui convenoit pas de s'engager dans une guerre incertaine et terrible; il évite donc soigneusement tout ce qui auroit pu l'animer ou la prolonger ; il n'attaque pas; il ne se compromet pas à l'être; il se contente de faire porter au pays ennemi le fardeau ruineux de tout ce grand appareil. La paix se fait; la cour de Vienne n'obtient , pour ses prétentions , que quelques bailliages en-deçà de l'Ens , et le reste de la succession suit le cours des loix; la part de Frédéric fut une gloire pure , et telle que devoit la préférer un prince philosophe , qui s'avançoit vers la fin de toutes les illusions; il eut aussi le bonheur de découvrir , dans quelques occasions de cette ombre de guerre , que le prince royal , son neveu , qui commanda plusieurs corps avec succès , étoit capable de marcher sur ses traces.

La Bavière étoit destinée à lui fournir encore quelque temps après de nouveaux droits à la

reconnoissance de l'Europe. L'Empereur n'avoit point perdu de vue l'acquisition de cette belle partie de l'Allemagne qui, en achevant de le rendre maître de presque tout le cours du Danube, lieroit ses possessions héréditaires à la Souabe et à l'Autriche antérieure : alors souverain de tout le midi de l'Allemagne, n'ayant plus dans cette vaste étendue que quelques enclaves de villes impériales, ou de princes foibles et désarmés, tenant derrière lui les débouchés de l'Italie, ayant presque un pied sur la mer Noire, et l'autre sur le Rhin, touchant, par ses frontières, et quand il le voudroit avec tout le poids de ses forces, à la France, à l'autre moitié de l'Allemagne, à la Pologne, et par la Pologne à la Russie, voisin de l'empire Ottoman, que sa position et la foiblesse de cet empire l'invitent à dépouiller, il auroit une puissance plus concentrée, et par-là plus susceptible d'influence et d'action que celle de Charles-Quint. Ce qu'il n'a donc pas pu obtenir par la force des armes, il cherche à l'acquérir par une négociation d'échange avec l'électeur Palatin. Il lui donneroit en compensation les Pays-Bas, provinces riches, peuplées, au moins équivalentes à la Bavière, et de plus voisines du Palatinat, et qui lui conviendroient sous ce rapport. Il y pourroit joindre le titre de roi, titre si

séduisant pour une maison électorale , parce que ce dernier échelon des vanités humaines est ce qu'elle sent toujours avec envie au-dessus d'elle. Il n'y avoit, après tout, dans cet échange, ni surprise, ni vexation, ni mauvaise foi, car il avoit des côtés avantageux pour la maison Palatine , et il pouvoit la conduire un jour à une plus grande puissance ; cette couronne et des états plus concentrés , et par-là plus forts , pouvoient favoriser un prince de cette maison , qui se seroit élevé avec des talens et du génie : Frédéric montrait à l'Europe le parti qu'un grand homme avoit pu tirer d'une position semblable. Mais ces chances étoient éventuelles et incertaines , et les avantages de l'Empereur étoient présens et assurés. En acquérant la Bavière, on vient de voir tout ce qu'il gagnoit ; en cédant les Pays-Bas , il n'abandonnoit que des provinces trop éloignées de lui , des provinces ouvertes , et qu'il ne peut pas défendre, des provinces qui, au premier mécontentement de la France , peuvent être envahies par elle , et lui servir de gage et de dédommagement. C'étoit donc se fortifier doublement , et par ce qu'il obtenoit , et par ce qu'il cédoit. Plus l'Empereur montrait de connoissance de ses intérêts, d'activité , de dédain du faste, d'économie, d'attachement à ses forces militaires , plus cet échange devoit encore alar-

mer l'Allemagne, et inquiéter l'Europe. Voilà ce qui ne pouvoit pas échapper à Frédéric; aussi dès le moment le vieux lion étincelle, et sort de l'état de repos. Frédéric réveille dans l'Empire la terreur qu'il n'a pas pour lui-même; il est bien sûr d'en imposer jusqu'au dernier moment de sa vie, et de mourir en paix; mais il embrasse l'avenir, et il pense à la postérité qui n'aura pas son appui. Il déclare son opposition; il la motive par des manifestes lumineux; il rappelle les principes et les loix de la constitution de l'Empire; il lève l'étendard d'une ligue germanique pour le maintien de cette constitution. Le duc de Deux-Ponts, héritier de l'électeur, s'y range le premier; tous les princes protestans, plusieurs princes catholiques s'y joignent; le projet est abandonné; de la part de l'électeur, avec le désaveu de la foiblesse; de la part de l'Empereur, avec la modération d'une force en même temps prudente et éclairée, qui sent que ses mesures sont prévenues, et qu'il faut attendre des temps plus favorables.

Ce fut la dernière affaire générale à laquelle Frédéric prit part, comme si la fortune eût voulu par-là lui fournir, à la fin de sa vie, une grande occasion de déployer sa politique, de montrer que le protectorat de l'Empire, sans doute plus glorieux que le sceptre de l'Em-

pire même , étoit dévolu à sa maison , et de tracer à son successeur un système dont il ne peut plus s'écarter , sans décheoir de sa destinée.

Avant de parler de la mort de Frédéric, il ne me reste plus maintenant qu'à jeter les yeux sur le beau tableau de la vie privée de sa vieillesse. Ainsi que tous les intervalles de sa jeunesse qu'il put dérober aux affaires, ses vieux jours se passèrent dans la retraite et dans la culture de la philosophie et des lettres , ces grands et intarissables biens de la vie. Il y joignit le goût des jardins et de la nature. Il aimoit passionnément les fruits , il en mangeoit dans toutes les saisons, et il entretenoit pour cet effet de vastes et de magnifiques serres. Cette sensualité , qui s'attache à des fruits et à des fleurs , et qui s'environne du printemps et de l'été , au milieu des frimas est peut-être la seule qui soit compatible avec la simplicité de la philosophie ; elle n'a du moins rien que d'innocent , et elle n'est qu'un hommage de plus qu'on rend à la nature , en cherchant à prématurer ou à prolonger la jouissance de ses plus douces et de ses plus riantes productions. O que tout voyageur , adorateur de la gloire et du génie , approchoit avec respect de la retraite de Frédéric ! En sortant de Potzdam , où tout

respiroit la discipline et la guerre, une allée presque toujours solitaire conduisoit à Sans-Souci. Là, jamais on ne rencontroit, comme sur le chemin des cours, ce fracas, ce tumulte, ce mouvement perpétuel de la grandeur désœuvrée, de l'orgueil qui va porter des chaînes et de l'intrigue agissante. Là, l'espérance, l'avidité, l'ambition, toutes ces passions plus souvent malheureuses que satisfaites, ne venoient pas affliger les regards. On pouvoit croire arriver à la demeure d'un simple citoyen. Aux approches du palais, trois ou quatre soldats désarmés, pour toute garde, ne changeoient pas beaucoup cette idée. A peine quelques domestiques épars çà et là s'offroient-ils aux yeux. Tout paroïsoit désert, et tout n'en étoit que plus auguste, ainsi que dans ces temples où la solitude, bien mieux que le concours, avertit de la présence de la Divinité, et appelle l'adoration. On parcouroit ce palais, et l'immensité solitaire, la magnificence qui sembloit étalée plutôt pour la curiosité que pour l'usage, le petit appartement où Frédéric se concentroit, auroient pu faire croire que c'étoit un roi qui, en conservant son palais, avoit abdiqué sa couronne. On se promenoit dans les jardins, et on jouissoit de tous les détails dont Frédéric composoit ses délassemens. On s'asseyoit avec vé-

nération sous les mêmes ombrages. On se plaisoit à voir un temple qu'il a élevé à l'Amitié; ce monument prouvoit qu'il l'avoit sentie, ou qu'il avoit soupiré vers elle. Une belle colonnade de marbre, dans l'intérieur de laquelle il avoit rassemblé la précieuse collection d'antiques du cardinal de Polignac, témoignoit son goût pour les arts; et on leur savoit gré de l'intérêt qu'ils répandoient sur sa vie. Mais le voyoit-on, et jamais prince fut-il plus accessible? Jamais prince eut-il, comme lui, pour tout homme distingué, de quelque pays, de quelque rang, de quelque profession qu'il fût, l'affabilité de la vraie grandeur, et même l'intérêt de la curiosité? Le voyoit-on, on n'oublioit plus ce visage à la fois noble et doux, ce regard plein de feu et de grace, cette physionomie si mobile et si prodigieuse, qu'à chaque instant, suivant les situations, les personnes, les conversations, les pensées, elle changeoit d'expression et de nuance, cette majesté qui ne consistoit ni dans la beauté des formes, ni dans une attitude d'apprêt, ni dans l'habitude d'un grand rôle, ni dans un extérieur de magnificence, mais qui, avec le maintien le plus simple, malgré un costume quelquefois négligé jusqu'au cynisme, venoit toute de son ame, de son caractère, et sans doute aussi de ce pres-

tige de gloire qui , comme une vapeur divine , étoit répandu sur sa personne et l'environnoit toute entière.

Sa conversation étoit souvent en questions ; telle est inévitablement celle de tous les rois , puisque le respect qu'on a pour eux les condamne toujours à l'embarras de parler les premiers , ou à l'ennui du silence. Mais ses questions n'étoient jamais ni vides , ni oiseuses , et quand il étoit entré dans un sujet , il donnoit au dialogue ce mouvement et cette liberté qui sont les ressorts de la discussion et les moyens de l'analyse. Jamais il ne cherchoit à mettre mal à l'aise par l'ascendant du trône ; mais peut-être abusoit-il quelquefois de celui de son esprit , sorte de vexation qui n'est guère plus généreuse. Peut-être se plaisoit-il trop à tendre des pièges à la prétention , et à écraser la médiocrité. Il avoit contracté à l'école de Voltaire le goût et l'art du sarcasme ; mais Voltaire lui avoit aussi enseigné cette grace et cette politesse qu'il avoit lui-même puisées dans les brillans restes des sociétés du siècle de Louis XIV. Enfin , si la destinée n'en eût pas fait le plus grand des rois , il eût certainement été par-tout un des hommes les plus distingués et les plus aimables.

Peut-être aussi Frédéric , pour un homme

qui , planant sur les objets de si haut , doit en dédaigner beaucoup de détails , se laissoit-il trop aller à jouir de toutes les sottises et de toutes les erreurs répandues sur le globe. Peut-être versoit-il avec trop de complaisance le sel de ses épigrammes sur les autres cours , et sur leurs intrigues ou sur leurs petitesse. Il eût été plus grand à lui de ne pas appuyer sur un contraste que sa personne et sa vie faisoient assez sentir. Mais il avoit du moins la justice de ne pas s'offenser à son tour de ce qu'on disoit ou qu'on imprimoit sur son compte. Il régnoit dans Berlin une grande liberté de propos ; celle de la presse y alloit presque jusqu'à la licence. Jamais aucun prince n'a essuyé plus de libelles , et jamais il n'en a puni aucun. Voltaire a écrit sur lui , ou les plus atroces calomnies , si les faits sont faux , ou les plus viles médisances , s'il a révélé les secrets de l'intimité ; il le savoit , et il les a toujours méprisées et pardonnées. Nous avons vu , il y a deux ans (1785) , cet infâme et posthume recueil colporté dans les sociétés de Paris , et enfin livré à l'impression. Le roi de Prusse pouvoit faire châtier les auteurs de cette insolence , et il l'a dédaigné encore ; c'est qu'il étoit doux par caractère , et tolérant par principe ; c'est qu'il savoit aussi que là ven-

geance accrédite les libelles , et qu'elle en fait naître de nouveaux , parce que les méchans redoublent leurs coups , dès qu'ils voient qu'ils ont frappé leurs victimes à l'endroit sensible.

-Si on étoit étonné de trouver un roi sans cour , sans gardes , sans faste personnel , vivant en sage , et ne s'étant réservé du trône , que les devoirs et la puissance , combien l'étonnement redoubloit en voyant , avec quelle simplicité , avec quelle facilité , avec quel petit nombre de ressorts il gouvernoit. Dans nos monarchies puissantes , les administrations sont de grandes machines prodigieusement compliquées. Elles en imposent de loin par un appareil immense de rouage , de leviers , d'instrumens de tout genre ; tout s'agite , tout se presse , tout y paroît en action ; mais s'approche-t-on d'elles , on n'apperçoit plus que des efforts perdus ou contrariés , du frottement , de la résistance , enfin , des traces de vice ou d'imperfection : passe-t-on aux résultats , qu'ils sont petits et bornés ! Ce sont comme à Marly , quelques minces filets d'eau portés à frais énormes au haut de la montagne. Chez Frédéric , au contraire , sous lui , autour de lui , à peine entend-on , à peine voit-on quelques intermédiaires ; tout mar-

che , tout s'avance vers le but , sans entraves , sans confusion , sans perte de temps , avec un mouvement si uniforme , si calme , si insensible , que le travail de Frédéric donne plutôt des idées d'ordre que de contention , et de surveillance que de force ; tel Milton nous peint ces intelligences célestes qui dirigent en silence le cours des sphères.

Et qu'on ne croie pas que cette marche si simple et si facile tienne à des procédés plus arbitraires que dans d'autres monarchies ; qu'on ne croie pas que les expéditions y soient plus lentes , que les particuliers y soient moins admis à recourir au souverain : chaque jour , chaque courrier , les affaires de chaque jour , de chaque courrier , lui sont présentées. Il ne lui est pas adressé un placet , il ne lui est pas écrit une lettre , que dans la journée , ou dès lendemain , il n'y réponde ; et pour s'expliquer la possibilité d'un ordre de choses si opposé au courant de nos idées , il suffit de faire réflexion , qu'où le temps est employé , le temps est respecté , et que quand un roi gouverne lui-même , et par conséquent établit des règles , et fait connoître ses principes , les sollicitations abusives , les demandes inutiles redoutent sa clairvoyance ou son caractère , et

n'osent plus que bien rarement s'approcher du trône.

Je terminerai ce que j'ai à dire de Frédéric, par un trait remarquable; c'est qu'il paroît que cet homme prodigieux fut bien plus son propre ouvrage que celui de la nature.

Il étoit né avec une santé foible, et il l'a fortifiée par ses travaux: il aimoit une vie voluptueuse et recherchée, et dès qu'il fut sur le trône, il se l'imposa régulière et laborieuse; il ne pouvoit dans sa jeunesse supporter les détails militaires, et par système, il se fit à la fois le premier des gens de guerre et le premier des généraux. On a dit qu'à sa première bataille, à la bataille de Molvitz, il s'étoit retiré de sa personne après la défaite de sa cavalerie, sans attendre l'événement du combat, que son infanterie avoit rétabli et gagné sans lui. En admettant ce fait, soit comme médisance, soit comme calomnie, c'est un prodige de plus à admirer, que ce courage qu'il déploya depuis, et cette force de ressort qui le rendit un héros le reste de sa vie. Qu'il est en effet honorable pour l'humanité, que c'est une belle rivalité du génie avec la nature que ces facultés développées par la puissance de la réflexion, que ce caractère que la méditation a peut-être réformé ou

agrandi en silence , que cet enfantement d'un système qui a tracé la conduite et qui a réglé toute la vie ! Alors aussi , il n'y a ni variation , ni décadence , et l'homme qui s'est ainsi fait ou perfectionné lui-même , descend tout entier et toujours le même au tombeau. C'est ce qui est arrivé à Frédéric ; il n'a cessé de régner , et d'être capable de régner , qu'en cessant de vivre.

Le roi de Prusse étoit sujet à la goutte , et plusieurs fois elle l'avoit mis en danger. Ce ne fut pas cependant cette maladie qui termina sa vie. Depuis un an , sa santé s'affoiblissoit visiblement , et une hydropisie de poitrine commençoit à se manifester ; il luttoit contre le mal avec courage , le surmontoit quelquefois , gouvernoit toujours , et se remontoit en public par intervalle. On dit qu'au milieu de ce dépérissement , il lui est arrivé de se barbouiller brusquement les joues de rouge , pour ne pas paroître trop défait devant ses troupes ; noble et touchante foiblesse d'un grand homme qui , jusqu'à son dernier moment , ne veut pas se montrer déchu au-dessous de lui-même. Enfin il fut obligé de renoncer à faire ses revues du printemps , et ce ne fut qu'alors qu'on put le croire mortellement atteint. Insensiblement son état em-

pira, mais son esprit et son ame ne s'affoiblirent pas. Ne pouvant assister à ses camps, il dressa de sa main les instructions pour les généraux qui les commandoient, et il en dirigea les manœuvres. Sa pensée avoit encore l'influence de l'action, et ses mains défaillantes tenoient, sans les laisser flotter, les rênes de tout. Frédéric pensoit sans doute comme Vespasien, qu'il convenoit à un souverain de mourir debout; car presque jusqu'à son dernier jour il se leva et il s'habilla comme de coutume. Peu de temps avant sa mort, un officier françois, avide de l'appercevoir seulement et d'emporter ce grand souvenir, pénètre dans les jardins de son palais; il s'avance pas à pas, et à la faveur d'une palissade, il voit, près de l'appartement du roi, sur les marches du péristile, un homme seul et assis. Cet homme étoit vêtu en uniforme, et à demi-recouvert d'un manteau; il étoit coiffé d'un grand chapeau à plumet: une seule de ses jambes étoit bottée, l'autre étoit allongée, et il paroissoit en souffrir; il caressoit un chien, et il se ranimoit aux rayons du soleil levant. Cet homme étoit Frédéric, et ce costume, dont l'originalité même a quelque chose de grand, ce tableau, dans lequel on voit tout ensemble le héros qui dispute à la mort les restes d'une vie qui peut être utile encore, et le philosophe

qui s'approche avec simplicité de sa fin , sont piquans à transmettre à la postérité. Jusqu'à son dernier jour aussi, Frédéric ne cessa de se livrer à ce qui avoit toujours fait ses plaisirs et ses délassemens , la lecture et la conversation. La postérité ne doit pas ignorer que les derniers livres qu'il se fit lire , furent la vie de Henri IV et celle des XII Césars. La contemplation de l'histoire , le spectacle de ce grand théâtre , où tout ne fait que passer et s'anéantir , sont en effet ce qui doit le plus détacher de la vie , et même de la gloire.

Nous touchons aux derniers instans de Frédéric , et ces derniers instans ressemblent à sa vie entière ; ils sont encore remarquables. Quand on meurt entouré de témoins , il est presque toujours aisé de mourir avec l'apparence du courage. Il suffit alors de quelques mots dits avec effort, et peut-être préparés par des sentimens factices ; ainsi mourut Louis XIV , ainsi meurent ordinairement tous les princes ; c'est pour eux la dernière scène d'un grand rôle , et la vanité préside à leur mort , comme elle gouverna leur vie ; mais il y a peut-être un plus grand courage et une dignité plus vraie à se mettre seul en présence avec la mort , et à écarter tous ces faux appuis , dont l'étiquette , l'usage , la bienséance , les préjugés ,

et jusqu'aux petits et fugitifs sentimens de la société, assiègent les mourans. La nature auroit-elle excepté l'homme de cette loi générale qu'elle semble avoir imposée à tous les êtres, de rechercher les lieux les plus sombres et les plus déserts, quand ils sentent les approches de la mort? Enfin, soit que l'ame ait à se fortifier contre la terreur du néant; soit qu'elle ait à s'élancer par l'opinion de l'immortalité, au sein d'un Dieu consolateur; soit que le cœur ait besoin de courage pour briser des liens déchirans; soit qu'il veuille s'abyster dans une seule pensée, et consacrer à un seul objet son dernier souffle; soit qu'on craigne de donner à ses amis le spectacle de la nature dégradée, et qu'on préfère de laisser, dans leur souvenir, une image qui les attache, plutôt qu'un tableau qui les repousse, c'est encore dans le recueillement, c'est toujours dans la solitude qu'on devroit préférer de mourir. Telle étoit, sans doute, l'opinion de Frédéric, car dans ses derniers momens, il voulut rester abandonné à lui-même. Un valet de chambre et un des housards attachés à sa personne, voilà ce qui lui tient lieu de tout cet appareil qui environne la couche funèbre des rois. Plusieurs fois il perd la parole et la connoissance, et quand il les

recouvre, il ne demande, il n'appelle personne. A minuit, il tombe dans une angoisse douloureuse, on lui relève la tête avec des coussins : *Cela va bien*, dit Frédéric, *la montagne est passée*. Ce que la mort doit avoir de terrible, ce dernier combat de la vie avec le mal qui va l'anéantir, étoit sans doute fini, l'épanchement se consommoit, il retombe dans l'assoupissement; enfin, le 17 d'Août 1786, à trois heures du matin, *s'arrêtèrent tout-à-coup*, suivant les expressions du médecin qui le soignoit, et qui a fait imprimer la relation de sa maladie, *les ressorts qui animoient ce génie extraordinaire*. Frédéric cessa de vivre, et l'éternité commença pour son nom.

C'est cette carrière glorieuse sous tant de rapports; c'est ce règne d'un demi-siècle, c'est ce règne, exemple presque inouï dans les annales du monde, sans enfance, sans jeunesse, sans décadence, enfin mûr, éclatant et vigoureux jusqu'à la fin, que l'histoire aura la sublime tâche de décrire à la postérité. La mienne a été moins difficile. Je n'ai fait que suspendre au mausolée de ce grand homme, les images de ses exploits, et les titres de son immortalité. J'ai apporté en tribut à cette cendre illustre, les hommages

de tout ce qui sait sentir et admirer. Je lui ai apporté particulièrement ceux de tous les guerriers de l'Europe, qui ont perdu en lui leur maître et leur modèle.

Maintenant analysez cette vie, ô vous, que la louange importune, et qui ne pouvez supporter le poids de l'admiration ! O vous, qui cherchez à tout atténuer et à tout obscurir, qui appelez cela aimer la vérité, et se dégager de l'aveuglement de l'enthousiasme, et qui n'avez, dans le fond, que le but criminel de dégrader la gloire ! O vous encore, qui croirez obliger les rois, en rabaissant un Prince qui honora le trône, et qui, pour l'injure que vous leur faites, par une semblable opinion, ne mériteriez d'eux qu'indignation et mépris, analysez cette vie, tâchez de surprendre dans la jeunesse de Frédéric, quelques dérèglements ; dans son administration, quelques fautes ; dans son caractère, quelques taches ! Opposez à de grands résultats, quelques exceptions ; à une conduite habituellement forte, noble et raisonnée, quelques inconséquences, ou quelques contrastes ! Que montreront vos tristes efforts ! l'inévitable tribut de l'héroïsme à l'humanité ! Eh ! n'y a-t-il pas des liens invisibles, par lesquels des défauts et des petites tesses même entrent quelquefois dans la com-

position des meilleurs esprits et des plus grands caractères ? N'est-ce pas ainsi peut-être , qu'il existe des contradictions et des dissonances nécessaires dans les plus réguliers et les plus harmoniques ouvrages de la nature ? c'est à à l'ensemble , c'est à l'effet total qu'il faut s'attacher. Les détails se perdent dans les masses , et ce n'est qu'en grand qu'il faut juger les grands hommes. Que font aujourd'hui à la renommée de César , les anecdotes de Suétone ? Ah ! ce qu'il faut dire à tous les Souverains , c'est que le plus haut degré de gloire n'excuse ni les vices ni les fautes , mais que de grandes qualités les couvrent , que de belles actions les compensent ; et qu'une seule chose fait haïr ou mépriser la mémoire des rois , c'est quand ils ont des vices ou qu'ils font des fautes sans mettre en opposition rien qui en dédommage.

FIN DE L'ÉLOGE DE FRÉDÉRIC.